

Eugène MATHIS

**LA FILLE  
DU DIABLE**

ROMAN VOSGIEN

Eugène MATHIS

**LA FILLE**  
**DU DIABLE**

ROMAN VOSGIEN

**Préfaces**

**de M. Charles BRUNEAU**

Professeur à la Faculté des Lettres de Nancy

**de M. Victor LALEVÉE**

Instituteur Honoraire

## PRÉFACE

### de M. Charles BRUNEAU

à la première édition en 1929

*Il n'est bruit en ce moment que de mouvement régionaliste, de littérature régionale. L'œuvre de M. Mathis vient à son heure : elle est profondément, intimement lorraine.*

*Nous nous réjouissons sincèrement du renouveau d'intérêt qui se porte sur nos provinces ; mais nous devons démasquer un pseudo-régionalisme. Que d'écrivains, en peine de sujets, s'attachent à nos vieux pays de France ! Il suffit d'un séjour de quelques semaines, à l'occasion des vacances, pour transformer l'auteur bien parisien en un provincial convaincu. Une documentation hâtive, une poignée de détails plus sis moins hétéroclites s'ajoutent à la connaissance superficielle que peut donner d'une de nos provinces deux ou trois randonnées à soixante kilomètres à l'heure. Les situations romanesques les plus rebattues sont rajeunies par des descriptions d'après-nature ; une demi-douzaine de noms propres pittoresques et inattendus donnent une heureuse impression de nouveauté, j'allais dire : d'originalité.*

*La Lorraine n'a pas été épargnée par cette mode : que de romans lorrains, que de romans alsaciens, sans compter les romans alsaciens-lorrains ! Dans la littérature d'hier et dans celle d'aujourd'hui, combien d'Alsaciens d'opéra-comique, combien de Lorrains de pacotille ! Et l'antique roman-feuilleton, plaqué d'une couleur locale à la fois criarde et fausse, passera, aux yeux de critiques mal informés, pour un roman régional.*

*C'est un soulagement que de rencontrer un écrivain lorrain né en Lorraine, qui fait de la littérature régionale sans s'en douter, naturellement, comme il respire et comme il vit.*

*M. Mathis est un Lorrain, et un Lorrain des Vosges. Il appartient à la région vosgienne proprement dite : c'est un montagnard. Il a reçu l'empreinte de ces vénérables montagnes, aux sommets usés par les siècles, si variées avec leurs vallées verdoyantes, leurs sombres et profondes forêts couronnées de chaumes d'où la vue s'étend largement. Moins romantiques que les Alpes dont les glaciers et les à-pic font, si je puis dire, nouveau riche, les Vosges me paraissent évoquer chez l'artiste des sensations plus intimes : elles inspirent des sentiments plus nuancés, une poésie plus délicate.*

M. Mathis est, de plus, un patoisant et un écrivain en patois. Il est nécessaire, ici aussi, de distinguer. Le procédé est bien connu qui consiste à glaner dans la conversation (ou dans un dictionnaire) quelques douzaines d'expressions ou de vocables dont on saupoudre habilement un roman local. C'est ainsi que l'on fait, avec un fonds de palétuviers et quelques pamplemousses, de l'exotisme à bon marché. M. Mathis ne s'est pas contenté de transformer le rude patois de Fraize en un instrument littéraire ; il a voulu plier ce parler indompté aux lois de la poésie française : il a composé des vers alexandrins en patois. Son œuvre nous rend le charme austère de la Voge ; elle reproduit les sentiments naïfs et primitifs de ses personnages dans leur langage propre. C'est l'âme même du pays vosgien qui s'exprime dans le Collier d'Or, avec ses aspects si attirants, avec son caractère particulier, avec son parler spécial. Ceux qui sont capables — ils sont malheureusement bien rares — de lire l'original patois, y trouvent d'exquises jouissances et une curieuse originalité.

Le Collier d'Or nous a révélé la Voge tragique ; les Contes nous peignent le côté plaisant du caractère lorrain. Il ne faut pas croire, en effet, que notre paysan soit rêveur ou mélancolique : l'histoire drôle, souvent salée, savoureuse toujours dans son parler rude et franc, fait la joie des couarails et des loures ; elle déride pâpiches et mômiches. Il faut voir le conteur, ses clin d'yeux, ses jeux de physionomie, ses gestes, pour « réaliser » ces petits chefs-d'œuvre que sont les fiauves. Les Contes de M. Mathis sont, tout autant que ses œuvres graves, un produit authentique de la terre lorraine.

Malheureusement l'excellent écrivain patois qu'est M. Mathis ne pouvait écrire ses romans en dialecte. Il n'existe plus, à proprement parler, de dialecte lorrain ; la langue de communication, comme l'on dit, est en Lorraine le français, et c'est en français qu'un habitant de Bruyères converse depuis des siècles avec un habitant de Lunéville. Les patois lorrains, isolés les uns des autres, ont vécu séparément d'une vie intense ; ils ont évolué avec une extrême rapidité et ils sont devenus très différents, difficilement intelligibles les uns aux autres. Le patois de Fraize n'est plus guère compris que des gens de Fraize, et M. Mathis ne pouvait se résoudre à écrire pour un public aussi restreint. Devait-il, comme Mistral, créer une langue artificielle, en empruntant des mots et des formes à tous les parlers de la Lorraine ? Mistral n'a réussi à être compris qu'en vulgarisant les moins originaux des parlers du midi de la France, et il semble bien que sa tentative ait échoué : la langue de Mistral n'a jamais été parlée par personne. M. Mathis, en francisant son patois, n'eût obtenu qu'une caricature du patois et une caricature du français : il a dû se résoudre à écrire en français.

*Mais les romans français de M. Mathis n'en restent pas moins intimement vosgiens. C'est que M. Mathis possède admirablement toutes les vieilles croyances, toutes les vieilles traditions populaires de son pays. Des siècles de christianisme, des siècles de civilisation n'ont pas encore fait disparaître tout à fait de très antiques superstitions, que l'on rapporte souvent aux Celtes et dont quelques-unes peuvent remonter aux populations des âges de pierre : quand la moisson est finie, l'on tue la vieille, et il n'est pas douteux que, jadis, l'on ne sacrifiait un être humain au Génie de la Fécondité : un copieux repas a remplacé la solennité barbare dont il a curieusement conservé le nom. À ces vestiges de mentalités abolies, sont venues se joindre, depuis le moyen âge, d'innombrables coutumes originales. M. Mathis a su réunir tous ces souvenirs du lointain passé, qui, aujourd'hui, disparaissent : ils donnent à ses ouvrages leur couleur particulière et leur vie profonde.*

*Mais nous nous ferions un scrupule d'arrêter le lecteur, plus curieux sans nul doute des péripéties émouvantes de La Fille du Diable que de nos froides analyses. Nous lui souhaitons autant de plaisir à cette lecture que nous en avons pris nous-même et nous formons le vœu que l'œuvre de M. Mathis, écrivain lorrain, rencontre tout le succès qu'elle mérite.*

Charles BRUNEAU.

## PRÉFACE

### de M. Victor LALEVÉE

*L'attachant feuilleton que nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs est dû à la plume du regretté Eugène Mathis, l'un des maîtres de la littérature régionaliste lorraine, dont les œuvres ont été couronnées par l'Académie française (Prix Monthyon), la Société Erckmann-Chatrian et l'Académie de Stanislas.*

*Parmi tant d'autres œuvres révélatrices de l'original talent de notre éminent compatriote, de sa connaissance complète et profonde du passé et des vieilles croyances de notre coin de terre, « LA FILLE DU DIABLE », roman intimement vosgien, est un beau sujet, à la fois émouvant et douloureux.*

*L'action se passe en plein terroir, à La Croix-aux-Mines, il y a un peu moins d'un siècle<sup>1</sup>.*

*À cette époque, d'antiques superstitions, remontant aux âges les plus reculés, et que des siècles de christianisme n'avaient pas réussi à extirper de l'âme populaire, étaient encore très vivaces.*

*Ce sont ces souvenirs d'une mentalité qui n'est pas complètement abolie qu'Eugène Mathis a fait revivre dans son roman. Il s'y mêle agréablement maintes traditions et coutumes d'antan, des scènes rustiques au parfum pénétrant et des notes historiques qui en rehaussent l'intérêt.*

*Vous verrez passer en ces pages, ami lecteur, dans le cadre bien connu du village de la montagne, toutes les figures familières à votre enfance, amoureuse d'effrayants mystères : la sorcière tourmenteuse de bêtes et envoûteuse de chrétiens, le bon anabaptiste, son adversaire, versé dans la magie blanche, les « béïesses » et les « boubes » joyeux des veillées et des « couarails ».*

*Vous y verrez aussi le touchant amour de Nathalie contrarié, durant des années, par les maléfices de la Fille du Diable et de sa sorcière de mère. Et le tableau si vrai de ces antiques superstitions vous donnera, avec le plaisir que procure l'exacte et vivante reconstitution du passé, une conscience plus vive des mérites du temps présent qui nous a libérés, par le développement de la pensée positive, des terreurs qui courbaient nos pères et qui provoquaient à la fois tant de méchanceté et tant de misère.*

Victor LALEVÉE

---

<sup>1</sup> NDLC : C'est à dire vers 1860.

# *La Fille du Diable*

## I

Au fond d'une gorge profonde, où se tassent les pins, la Morte torrentueuse descend du Rossberg. Sa source jaillit au sommet même de la montagne. Pour expliquer cette particularité curieuse, le populaire ne s'est point embarrassé de déductions savantes. Mais son goût du merveilleux a trouvé là une occasion de s'exercer. L'histoire nous apprend que Déodat, qui fonda plus tard le monastère de Saint-Dié, s'était d'abord établi dans une vallée d'Alsace. Les paysans craignant peut-être avec raison que ce voisinage leur apportât toutes sortes de servitudes, détruisirent l'oratoire et chassèrent l'ermite.

Ici intervient la légende. Son bâton à la main le saint homme s'en alla droit devant lui, s'en remettant à Dieu du soin de lui trouver un refuge. C'est ainsi qu'il arriva au sommet du Rossberg, aux confins du pays lorrain. Un brouillard épais couvrait ce jour là le front dénudé de la montagne. Ne trouvant plus de chemin et ne sachant de quel côté porter ses pas, mourant de soif, il implora l'intervention divine. Ayant planté son bâton dans le gazon de la chaume, il vit aussitôt une source jaillir à ses pieds et, comme par enchantement, le brouillard se dissipa.

Depuis, la fontaine coule toujours et jamais plus le brouillard ne couvre le sommet.

Ceux qui ont profité autrefois de la brume pour passer, à la barbe des douaniers, à travers une frontière récemment effacée avec leur petit sac de contrebande, savent combien l'affirmation de la légende est téméraire. Mais j'aime trop les légendes pour tenter d'en démolir une.

Une rivière née sous de tels auspices se devait d'attirer dans la vallée qu'elle arrose tous les représentants de la *diablerie* vosgienne : Culâ, les sotrés, les vouivres et même Satan en personne.

Les circonstances, les âtres et les lieux y aidèrent bien un peu. En effet, à peine échappée aux ombres épaisses de la forêt natale, la Morte s'engage, entre des rochers et des ravins abrupts dans l'étroite vallée où l'on rencontre successivement le hameau du Chipal, puis le village de la Croix-aux-Mines.

Ces localités, avec leurs fermes blanches et leurs cabanes indigentes, leurs usines s'égrenant dans les ravines, n'ont rien qui les différencie aujourd'hui des autres agglomérations des Hautes Vosges.

Leur population est tout entière catholique et de la bonne race paysanne.

Mais avant d'atteindre cette période de stabilité dans les mœurs et les usages, cette vallée a connu bien des troubles, bien des remous se sont produits que des apports étrangers déterminaient dans la population.

La Croix-aux-Mines, ce nom n'évoque-t-il pas d'ailleurs tout un passé sinon glorieux, du moins assez tourmenté ? On n'extrait pas d'un sol pendant six cents ans le métal précieux qui fait la fortune et le malheur des hommes, sans y attirer toutes sortes de gens. Et les levains apportés là des quatre vents du ciel n'ont pas manqué, à un moment donné, d'y fermenter et de donner naissance à toutes sortes de phénomènes.

Seuls les derniers en date nous sont connus. Et ils dénotent un état tellement morbide et spécial de l'âme populaire qu'il nous a paru intéressant d'en rappeler quelques-uns. Mais n'anticipons pas et déduisons d'abord les causes d'un état d'esprit qui n'est pas sans surprendre à une époque encore relativement récente.

Dans une première période, la Réforme introduite avec les ouvriers allemands qui travaillaient aux mines apporta un premier élément de trouble dans la population. Le protestantisme comme à l'état sporadique, semble en tous cas s'y être maintenu jusque vers 1820. Il y eut même des pasteurs, non à titre officiel, mais



bénévoles. Le dernier était un prêtre catholique qui avait abandonné sa religion primitive pour épouser sa servante.

Quand on connut la vérité, il fut obligé de s'enfuir et les quelques adeptes qu'il avait encore rentrèrent dans le giron de l'Église romaine.

Il y avait aussi plusieurs familles d'anabaptistes<sup>2</sup>. Mais plus attachés à leurs croyances que les luthériens, ils ne se fondirent pas dans la population. Cependant, les uns après les autres ils quittèrent le pays, et en 1848 il n'en restait plus qu'une famille, celle des Gény.

À la même époque arrivèrent encore six Polonais, tous anciens *Faucheurs de la Mort*<sup>3</sup>, que la répression sanglante des Russes avaient forcés à s'expatrier. Ils vécurent là plusieurs années en commun, faisant eux-mêmes leur ménage et vivant des maigres subsides que leur accordait le gouvernement français. Mais la nostalgie les rongait et ils s'en furent aussi un jour on ne sait où.

---

2 NDLC : L'**anabaptisme** est le courant chrétien évangélique qui prône un baptême volontaire et conscient. Le mot vient du grec ecclésiastique *anabaptizein* signifiant « baptiser à nouveau » (Wikipedia)

3 NDLC : Roman de Alexandre de Lamothe, *Les Faucheurs de la mort*, éd Charles Blériot. Vers 1863. Il met en scène des partisans polonais luttant contre Russes et Allemands

## II

Il ne restait donc plus d'étrangère au pays que la famille des Gény, composée du père, de la mère et d'une fille appelée Nathalie. Ils exploitaient une petite ferme située au bord de la route entre Le Chipal et La Croix. Conformément à l'habitude qu'ont les anabaptistes de donner à leurs établissements des noms tirés de la Bible, ils appelaient cette exploitation Jéricho. C'étaient de bonnes gens, très affables, de mœurs patriarcales, et qu'entourait de considération la population catholique. Le père Gény était un beau vieillard au visage complètement rasé, à l'aspect ascétique, minutieux, ponctuel dans ses occupations et dans ses pratiques religieuses. Hiver comme été, il allait vêtu d'une longue houppelande de droguet<sup>4</sup>, garnie amplement de larges boutons d'étoffe. Il passait pour très instruit sur toutes choses, même en magie, ce qui le faisait sinon craindre, car il était profondément bon, du moins respecter. Cette science d'ailleurs aimait à s'exercer surtout dans le domaine pratique et ce n'est qu'à son corps défendant qu'il consentait à s'employer pour conjurer les maléfices.

Jour et nuit, on pouvait entrer chez lui, car jamais sa porte n'était fermée, et lui demander assistance. Il était toujours prêt à obliger quiconque le réclamait, soit pour soigner un animal malade, soit pour un avis. On venait aussi souvent le trouver pour le traitement d'une de ces douleurs qu'on avait alors pour habitude de faire guérir par le secret. Et aucune formule ne lui était inconnue : défaite, mal de dents, érysipèle, carreau, hystérie, il guérissait tout et n'acceptait jamais rien pour ses services. Sa science d'ailleurs ne se bornait point à ces bagatelles. À travers les âges, par une longue suite d'aïeux successivement initiés, toutes les règles et formules de la Cabale lui avaient été transmises. Cet homme modeste disposait d'une puissance terrible et mystérieuse. Il pouvait d'un signe, affirmait-on, arrêter l'orage, juguler la foudre, faire rendre gorge aux

---

<sup>4</sup> NDLC : Dans son acception la plus commune, le droguet est un tissu dans lequel la trame est de chanvre ou de lin sur chaîne de laine (du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle) ou de laine sur coton, généralement considéré comme un tissu de médiocre qualité. Le tissu de droguet est l'ancêtre du jean.

voleurs, combattre le charme malfaisant des jeteuses de sorts, exorciser et déjouer les mille malices des esprits ténébreux.

Et malheureusement, il avait fort à faire à une époque où la sorcellerie en renaissance inexplicable déchaînait tous ses maléfices sur cette malheureuse contrée.

J'entends les esprits forts rire en me lisant. « La croyance à la sorcellerie, diront-ils, est le fruit d'une mentalité malade constituée à la longue par l'ignorance, le fanatisme, la misère physiologique et morale ». Si cette objection portait sur une époque où ces conditions se trouvaient réunies, on pourrait l'admettre. Mais en 1850 ? Mais les faits que je vais raconter et dont j'atteste l'authenticité ? N'y a-t-il point là de quoi troubler ceux qui veulent se donner la peine de réfléchir ? Comment, pendant des siècles, non seulement les masses, mais les esprits les plus cultivés et les plus révolutionnaires, les Pic de la Mirandole<sup>5</sup> et les Savonarole<sup>6</sup> notamment ont cru à la magie, et il n'y aurait rien de vrai dans cette science ? Sans doute dans un siècle tourné comme le nôtre vers les réalisations pratiques, versant de plus en plus dans le matérialisme, où l'âme humaine perd insensiblement le sentiment de son origine mystérieuse, certains phénomènes ne rencontrent plus le terrain favorable pour évoluer. Mais est-ce une raison pour nier qu'ils aient pu se produire ? D'ailleurs combien de faits inexplicables déroutent encore aujourd'hui même la conception trop positive que nous nous faisons du monde. Rira qui voudra, moi, je crois aux puissances mystérieuses, qui ont jeté un trouble si profond dans la vie de nos ancêtres. Le père Gény, malgré son sérieux, aurait bien ri lui-même si, devant lui, on avait mis en doute l'existence de ces forces qu'il pliait à l'obéissance et savait combattre quand elles étaient mauvaises.

Sa compagne, Noémie, réalisait le type parfait de la femme d'intérieur. Sa taille élancée, son visage pâle, sous des bandeaux ondulés et ses mains fines lui donnaient un cachet d'exotisme au milieu des femmes de la vallée. Celles-ci, dont les rudes travaux

---

5 NDLC : Philosophe et universitaire de la Renaissance italienne (1463-1494), disciple de Savonarole.

6 NDLC : Dominicain prédicateur et réformateur italien, qui institua et dirigea la dictature théocratique de Florence de 1494 à 1498. Il est mort sur le bûcher à Florence, le 23 mai 1498

alourdissaient la taille et les membres, et de bonne heure fripaient les charmes, n'avaient pas cette liberté d'allure, cette discrétion des gestes qui la faisaient, agile, silencieuse, aller par sa maison.

De sa jeunesse, on ne savait rien, étant venue du pays de Schirmeck, depuis plus de trente ans avec son mari. Mais sa vie d'épouse avait été impeccable. En outre son humeur toujours égale, son empressement à rendre service lui avaient concilié l'amitié et toutes les portes lui eussent été ouvertes si elle avait manifesté le désir de se créer des relations. Peu à peu le ménage s'était attaché à cette terre par l'accoutumance d'abord, ensuite par le malheur.

En effet, ils avaient eu un fils, orgueil et espoir de leur vie laborieuse, que la mort leur avait pris à l'âge de dix ans. Et, à cette occasion, leur douleur s'était accrue d'une sensation d'isolement au milieu de cette population dont ils partageaient depuis si longtemps les joies et les douleurs. Non point que leurs voisins ne se fussent associés à leur peine et cherché par tous les moyens à l'adoucir. Mais il était des bornes que les prescriptions religieuses leur avaient interdit de franchir. Quand on avait prié le curé de laisser tinter la cloche pour ce décès, il avait refusé. Il n'était point méchant et rendait justice, au besoin, aux mérites des anabaptistes, mais il y avait un règlement formel derrière lequel il se retranchait avec obstination. Hélas ! nous ne sommes pas en Amérique, où toutes les cloches catholiques de New-York à la nouvelle de la mort de Channing, pasteur protestant, sonnèrent le glas. Un autre règlement interdisait également en ce temps-là d'inhumer en terre sainte, c'est-à-dire dans le cimetière commun, ceux qui n'avaient pas reçu le baptême catholique. Il y avait pour ceux-là l'enclos des suicidés. Mais le père Gény ne voulait point pour l'innocent de cette sépulture d'abandon et de honte. Et son fils fut inhumé dans le jardin de la maison, au lieu même où son enfance s'était épanouie, sous le grand poirier que l'on voyait encore il y a quelques années.

Maintenant que dans le courtil familial reposait l'enfant aimé, un lien de plus allait retenir les exilés à ce coin de terre sacré.

### III

Il leur restait une fille de cinq ans sur laquelle se reporta toute l'affection du couple.

Pour qu'elle ne se sentît pas trop isolée dans ce milieu étranger, on lui fit donner la même éducation qu'à ses compagnes. Elle fut mise à l'école communale que tenaient à La Croix les sœurs de la Providence. Une différence de traitement frappa bientôt la petite fille. Pourquoi, pour les prières et l'instruction religieuse, semblait-elle être mise au rancart ? Et comme ces matières tenaient la plus large place à l'emploi du temps, elle restait de longues heures comme isolée de la classe. On ne la faisait jamais s'agenouiller avec les autres, on ne l'interrogeait jamais. Pourquoi ? Pourtant elle ne perdait pas une bribe des leçons et elle aurait certes mieux répondu que la plupart de ses camarades.

Cette sorte d'ostracisme avait encore été souligné dès le début par l'air de moquerie et de malveillance avec lequel les plus grandes traduisaient le sentiment de supériorité qu'elles croyaient tenir de leur religion.

Mais l'institutrice de la petite classe, sœur Euphrasie, une sainte et digne femme, les avait sévèrement rabrouées. Elle aimait l'enfant pour son intelligence et sa gentillesse et se découvrait une préférence pour cette brebis égarée. Elle ne l'interrogeait pas, mais c'était surtout pour elle qu'elle mettait tant d'onction dans ses leçons. Dans son cœur de simple elle savait trouver les ressources pour parer avec amour la légende chrétienne et illuminer cette petite âme. Qui sait si la semence qu'elle y jetait ne lèverait pas un jour et si cette conquête ne lui vaudrait pas la bienheureuse éternité. En attendant son bonheur était de voir au cours de ses récits rayonner de curiosité satisfaite les petits yeux de Nathalie. Et avec quelle effusion elle l'embrassa quand celle-ci, adorable de confiance et d'abandon lui dit un jour : « Chère Sœur, quand vous parlez du petit Jésus, mon cœur rit ». Elle ne songeait pas, toute à son œuvre de prosélytisme, quels lendemains de luttes intérieures elle préparait

à celle qu'allaient se disputer les enseignements de l'école et les traditions de la famille.

La mère Gény s'alarma en entendant sa fille mélanger avec ferveur aux prières qu'elle lui enseignait les invocations des catholiques. Mais son mari la rassura : « On n'apprend à notre enfant aucune parole de haine et l'amour n'a jamais engendré le mal ».

Mais, sans tarder, il commença, lui aussi, l'éducation de Noémie. Elle grandissait et raisonnait déjà sur toutes choses. Souvent elle demeurait perplexe quand les différences de doctrines dressaient dans son esprit une troublante interrogation. Alors son père, lisant dans sa jeune âme comme dans un livre, lui disait : « Prie Dieu, mon enfant, comme nous te l'enseignons et ainsi que nous l'ont enseigné nos pères ; leurs âmes en seront réjouies. Mais ne crois pas que celle-là seule est bonne. Toute prière lui est agréable qui vient d'un cœur pur. Si tu as des hésitations, fais-lui en l'aveu. Il est permis de douter, mais jamais de mentir. Il t'éclairera et te tranquillisera. »

Rien ne fut épargné par les parents pour dissiper la gêne que cette différence de traitement lui causait. Pour lui procurer le plaisir de se voir endimanchée comme les autres, elle eut la permission d'aller quelquefois à l'église. Si le père et la mère Gény ne parlaient entre eux que le patois alsacien, par contre, ils ne s'adressaient à leur fille qu'en français. Avec ses compagnes, en dehors de l'école, elle ne se servait que du rude patois de la montagne. Elle eut des amies ; elle eut même, selon une mode naïve et touchante, de petits amoureux.

Parmi les enfants qui se rendaient à l'école avec elle étaient deux sœurs jumelles, Julie et Mélie Vanesson, qui couraient sur dix ans, et leur frère Antoine, un grand garçon de douze ans.

Quoique plus âgés que Nathalie, ils étaient bien moins avancés. Elle lisait déjà couramment dans la *Morale pratique* qu'ils en étaient encore aux *Lectures graduées* de Dupont. C'est qu'ils venaient du Chipal et que le système d'éducation auquel étaient soumis les enfants de ce hameau n'avait que des rapports très lointains avec les préceptes de la pédagogie actuelle.

Il y avait une école au Chipal, mais elle n'ouvrait ses portes qu'en hiver, de la Toussaint à Pâques. Les maîtres changeaient chaque année. C'étaient des domestiques loués au rabais pour la saison. Qu'il s'en trouvât de zélés, c'est possible ; de capables et même de médiocres, c'est plus douteux. Cinquante ou soixante élèves, de tous les âges et des deux sexes à discipliner et à décraquer, tel était le problème. De plus érudits et de mieux préparés eussent hésité à le résoudre. Aussi c'était ce que l'on appellerait aujourd'hui une belle pagaille. Chacun apportait à la tâche son tempérament particulier. Il y en avait de vieux et de hargneux qui ne gouvernaient qu'à coups de trique. C'était la mode en ce temps-là. Il faut croire qu'elle avait du bon puisque son usage était universel. Il est vrai que dans les établissements plus élevés, on l'appelait de noms plus distingués : patience ou férule ; mais ses effets étaient les mêmes. Les enfants rentraient avec des bosses comme des œufs sur le crâne, les oreilles saignantes, les mains enflées, mais ils se gardaient bien de se plaindre : la mode n'était pas encore aux enfants gâtés. Cette éducation spartiate assouplissait les caractères quand elle ne faisait pas des sournois et des révoltés, mais elle ne profitait guère à l'intelligence.

Parfois le maître était presque aussi jeune que ses plus grands élèves. En blouse comme eux, il ne s'en distinguait même pas par les goûts. On m'en a cité un qui consacrait la plus grande partie de son temps à jouer aux chiques, aux boutons, à la marelle avec ses disciples. Aussi ne vous étonnerai-je point en vous apprenant que celui-là seul fut regretté par les élèves.

Avec de pareilles méthodes, quels résultats attendre ? Aussi les parents soucieux de l'éducation de leurs enfants s'empressaient-ils, aussitôt que l'âge leur permettait de faire le trajet sans trop de fatigue, de les envoyer à l'école de La Croix.

C'est ainsi que les petits Vanesson avaient fait connaissance avec Nathalie. Comme ils passaient sur sa porte, ils avaient pris l'habitude d'entrer chaque matin pour la prendre et ils la ramenaient tous les soirs. Cela plaisait à ses parents, car elle devenait grandelette et on pouvait craindre pour elle de mauvaises rencontres.

Antoine avait pris son rôle au sérieux et il ne faisait pas bon porter le trouble dans le petit groupe de fillettes dont il s'était constitué le protecteur.

Un jour le grand Jacquet, un garçon niais et chicaneur, ne s'avisait-il pas, en manière de passe-temps, de traiter Noémie de *vaudoruse*. Elle se prit à pleurer. Ce que voyant Antoine, pâle de colère, saisit un gazon frais dans une rigole et, l'appliquant en pleine figure au querelleur, lui ôta à la fois la vue, la parole et l'envie de recommencer. Nathalie fut reconnaissante à Antoine, et depuis lors ils s'aimèrent bien.



## IV

Puis les années passèrent ; les enfants grandirent et quittèrent l'école. Nathalie devint timide et Antoine devint gauche. L'âge ingrat était venu où s'élèvent entre les sexes les barrières des conventions et de la pudeur, où le rêve prend possession des cœurs.

Si la jeune fille avait participé comme ses camarades à la vie de la communauté de nombreuses occasions de se rencontrer se fussent présentées.

Mais elle ne paraissait pas plus aux *poêles de loures* qu'au bal des *rappports*, où se réunissait la jeunesse du hameau. Non pas que ses parents le lui eussent interdit, mais elle sentait bien que cela ne leur plairait point. De plus, dans ces réunions, ne se fût-elle point sentie dépaysée ? Avec l'âge, sa personnalité formée par la morale austère de son père, s'affirmait et la différenciait de plus en plus des autres filles de la vallée.

Entre son père et sa mère, vaquant sans bruit à leurs occupations, elle vivait silencieuse. Et cette jeune âme inconsciemment avide de vie et d'amour, se repliait de plus en plus sur elle-même.

Il y avait cependant quelques éclaircies dans son existence de recluse. D'abord ses deux amies d'enfance, Julie et Mélie Vanesson ne l'avaient point oubliée, tous les dimanches en revenant des offices, où elle n'osait plus se montrer, elles entraient lui dire bonjour et la mettre au courant de la chronique du pays. Pendant une heure, c'était dans la maison calme un bruissement de jeunes voix et de gais éclats de rire. On causait de tout, mais principalement des mariages en perspective ; avec des sous-entendus malicieux on parlait des liaisons qui s'ébauchaient. Avec, un égoïsme naïf, les petites amies narraient leurs succès, disaient leurs espoirs et leurs préférences. L'une avait pour galant Louis-Jean Pierron, un joli garçon, ma foi, qui faisait loucher tous les béïesses. L'autre racontait qu'à la dernière Saint-Nicolas, le Joseph Biétrix, de Sadez, « vous savez, Noémie, celui qui a été sergent » n'avait voulu

danser qu'avec elle. Et elle laissait deviner quelle pourrait bien être la conclusion.

« Et toi Noémie ? » À cette question invariable et innocemment cruelle, la pauvre fille souriait sans répondre, d'un air de dire : « Oh ! moi qu'ai-je à m'intéresser à cela ? » Mais, son cœur protestait et elle eût été désolée si elle avait cru les sœurs d'Antoine capable de prendre son geste au sérieux.

Pourquoi donc ne lui parlaient-elles jamais de leur frère ? Et pourquoi avait-elle cet espoir, toujours déçu, de voir la conversation tourner de ce côté ? Et lui, Antoine, pourquoi semblait-il à ce point timide ? Sans la fuir, il avait pourtant l'air, en sa présence de perdre toute contenance et ne trouvait à lui débiter que des lieux communs. Lui était-elle donc indifférente ? De tout cela elle souffrait sans oser se demander pourquoi.

## V

Cependant le temps marchait. Nathalie, dans tout l'épanouissement de ses dix-huit ans, était devenue une ravissante jeune fille au corsage opulent. Antoine, de son côté, n'avait rien à envier sous le rapport de la santé, de la mine et de la tenue aux garçons les plus cotés de la Paroisse. Plus d'une fille guignait de son côté lorsque, le dimanche à l'église il venait s'asseoir à son banc et plus d'un honnête père de famille l'eut reçu à bras ouverts s'il lui avait demandé l'entrée de sa maison.

Mais on ne lui connaissait aucune liaison. De cela Nathalie était sûre depuis la dernière conversation qu'elle avait eue avec les sœurs et où, discrètement — elle ne se croyait pas si fine — elle avait amené la question.

Mélanie, la plus franche, s'était écriée : « Antoine est un sauvage et un cachottier. Il ne fréquente aucune jeune fille. Mais je suis sûre qu'il pense à une que tu connais bien. C'est dommage... »

Nathalie anxieuse attendait. Mais un regard expressif de Mélie venait de couper la parole à sa sœur. Un silence gêné régna. L'une était trop oppressée, les autres trop interdites pour essayer de le rompre. L'arrivée de la mère Gény vint heureusement les tirer d'embarras.

Demeurée seule, la jeune fille songea, réfléchit. Ce n'était pas douteux, Mélanie avait voulu parler d'elle. Mais ce malheureux mot, dommage, avec combien de points d'interrogation ne se dressait-il pas en sa pensée.

Une partie de la nuit, tout éveillée dans son lit, elle retourna la question. Avec une logique dont elle ne se croyait pas capable, elle procéda par élimination. Était-elle moins bien tournée que la plupart de ses compagnes ? Son miroir consulté tout à l'heure l'avait pleinement rassurée. Était-elle moins riche ? Bien qu'il lui répugnât de se poser cette question, elle tint à l'aborder pour ne négliger aucun détail. Là encore il lui fallut bien s'avouer à elle-même qu'elle était ce que l'on est convenu d'appeler un beau parti. Et la santé ? Et l'honorabilité de la famille ? Et la conduite privée ? À toutes ces

questions, la réponse était invariable : il n'y a rien à redire. Restait la religion. Elle fut obligée de reconnaître que tous les obstacles qu'elle prévoyait se ramenaient à cette question.

La mère Vanesson lui avait toujours témoigné beaucoup d'amitié. Mais elle la savait pratiquante renforcée et rigide pour tout ce qui avait rapport à sa religion. En admettant que son fils se sentît quelque inclination pour Nathalie, n'avait-elle pas lu dans le cœur d'Antoine et opposé à cet amour naissant toutes les raisons qu'elle estimait péremptoires et qui s'opposaient à leur union ?

De son côté, la jeune fille était bien obligée de convenir qu'elle rencontrerait de la part des siens même opposition. De ne voir au problème nulle solution possible, la mettait à la torture. Et de constater le dur isolement auquel la condamnait la vie, la fit, une partie de la nuit pleurer de détresse et de révolte.

Il pouvait être tard et l'enfant vainement appelait le sommeil à son secours, lorsque, dans le grand silence de la nuit, il lui sembla entendre marcher dans l'allée du jardin.

Souventes fois le même bruit l'avait réveillée et d'habitude elle n'y prêtait guère attention. C'était généralement un fermier en peine s'en venant, même de très loin, chercher son père pour des soins à donner à une bête malade. Dans ce cas on frappait à la fenêtre de l'anabaptiste. Il se levait aussitôt, écoutait la requête, et, sans jamais dire non, s'en allait avec l'homme, quelle que fût l'heure et quel que fût le temps.

Pourquoi cette nuit-là son cœur fit-il un bond avant même que le visiteur se fût annoncé ? Le pas hésitant et discret au lieu de se diriger vers la fenêtre de ses parents semblait plutôt chercher la sienne. Sa petite chambre était au rez-de-chaussée, au fond de la maison et il fallait, pour arriver à sa fenêtre, traverser tout le jardin. L'intrus venait d'y arriver et elle entendait distinctement ses doigts frôler les volets comme s'ils cherchaient à y accrocher quelque chose.

Elle n'eut pas même l'idée que ce pût être un voleur ou un coureur animé de quelque vilaine intention. On craignait trop le père Gény, qui jamais ne fermait sa porte, pour s'exposer ainsi, surtout depuis l'aventure de Marie Maron.

Celle-ci, une pauvre, ne s'était-elle pas avisée, une nuit, de s'emparer d'un croc laissé dans le champ de l'anabaptiste. Elle avait à peine fait quelques pas qu'elle fut prise de douleurs atroces qui la firent hurler comme une louve dans la nuit. Elle voulut, de loin, lancer le croc dans le champ. Mais il restait attaché à ses mains. Et la malheureuse fut obligée de le rapporter jusqu'à l'endroit où elle l'avait trouvé.

Tout le matériel du père Gény était ainsi « charmé ». Il pouvait laisser traîner par les champs et les prés tout son attirail ; jamais plus nul ne se serait avisé d'y porter la main.

Ce n'était donc pas un voleur ou un galvaudeux mal intentionné qui, cette nuit-là, s'était arrêté sous la fenêtre de Nathalie. Alors ?... Le visiteur d'ailleurs s'en alla comme il était venu et la jeune fille n'entendit plus que les pulsations de son cœur qui battait à coups redoublés.

Elle eut bien la pensée de s'arracher de son lit pour essayer de le voir partir. Mais il était trop tard. D'ailleurs, à quoi bon ? Elle savait qu'un secret et timide hommage lui était venu. Et la pensée d'Antoine s'imposa à elle avec une puissance dont elle fut effrayée et ravie.

Le lendemain, levée avant les siens, elle courut au jardin. Un bouquet de petites roses rouges comme du sang se balançait au contrevent. Elle s'en saisit, le cacha dans son tablier et rentra tout émue dans sa chambre. Elle enfouit son visage dans les fleurs, en respira longuement le parfum et pleura de joie. C'est qu'elle connaissait bien l'endroit où croissaient ces roses uniques : un buisson caché dans la haie du courtil des Vanesson. C'est qu'elle connaissait bien celui qui, à pareille heure, s'était hasardé à venir le suspendre à sa fenêtre.

Mais pourquoi avait-il choisi ce jour ? Ayant consulté l'almanach : *Le Messager boiteux de Strasbourg*, qui se trouvait par hasard sous sa main, elle lut : 27 juillet, Sainte-Nathalie.

Et elle adressa une action de grâces à cette sainte inconnue dont elle portait le nom, et la pria de veiller sur son pauvre amour.

Quand elle rentra dans la cuisine, sa mère vaquait déjà à sa tâche coutumière. Elle eut voulu lui confier son secret ; elle n'osa

pas. Mais elle eut, ce jour-là, bien des distractions et des sautes d'humeur qui la faisaient rire et pleurer successivement sans motif plausible.

## VI

Le père eut-il l'intuition de ce qui se passait dans le cœur de son enfant ? Ou bien le soin d'assurer l'avenir de sa fille entraînait-il dans le plan de vie que cet homme méthodique s'était tracé ? Toujours est-il qu'on se mit à parler dans la maison de cousins lointains, les Westermann, vivant là-bas, du côté de La Broque, et avec lesquels il serait bon de renouer des relations.

Bref, après quelques semaines d'une correspondance suivie, Nathalie vit s'arrêter devant leur porte une voiture de meunier traînée par un cheval harnaché à la mode allemande. Deux grands gaillards en descendirent, l'un assez vieux, l'autre plus jeune, le père et le fils apparemment, mais tous deux également glabres, habillés de redingotes immenses, aux larges boutons d'étoffe, la jambe emprisonnée dans de hautes guêtres prenant une partie de la cuisse, tous deux également cérémonieux. C'étaient les cousins Westermann.

Avant leur arrivée, Nathalie avait compris de quoi il s'agissait et bien des sentiments divers avaient tirailé son pauvre cœur. L'amour qu'elle se découvrait pour Antoine, la crainte de voir ce penchant pour un catholique ne lui apporter que des déceptions, le désir d'obéir au vœu de ses parents, la mettaient dans une situation vraiment pénible. Elle sentait que sous peu il faudrait se décider et cela l'affolait au point qu'elle en devenait malade. Ses belles couleurs avaient disparu et ses yeux creux et fatigués accusaient ses longues insomnies.

Après de longs salamalecs, des *benians* cérémonieux baragouinés en allemand, entre les vieux, on pensa à présenter les jeunes gens l'un à l'autre. Nouvelles révérences, nouveaux benians de la part des étrangers, auxquels la jeune fille ne savait que répondre. Quand on leur eut appris qu'elle ne parlait que le français, leur mine trahit une quasi-déception. Pour ces purs hussites c'était déjà une tare. Puis ils se prirent à l'examiner pour ainsi dire comme une bête exposée en vente. Sous ces regards inquisiteurs et presque malveillants, la jeune fille rougit, rougit. Et il faut croire qu'il se

dégageait ainsi d'elle un charme auquel ces primitifs ne purent résister. La lippe du vieux se rétracta et il murmura : « Schoen ! Schoen ! »

Il ne parlait qu'allemand, mais le fils connaissait suffisamment le français pour se faire comprendre. Il condescendit donc à s'adresser en cette langue à Nathalie. Mais il le faisait avec un tel accent, avec un effort si visible, qu'en tout autre circonstance elle eût éclaté de rire. Et comme entrée en matière il lui parla du temps qu'il faisait, de la longueur et des incidents du voyage qui, Dieu merci, s'était assez bien effectué. Il n'eut un mot vraiment aimable que devant la table amplement servie. Encore fit-il observer qu'il y manquait des *kneffes* qu'il aimait « fort beaucoup ».

Le père Gény vivait très sobrement mais quand il recevait, il ne ménageait rien. Donc le repas fut plantureux et copieusement arrosé. Les langues, vite déliées, on remua les vieux souvenirs, on disserta sur l'Évangile et le jeune Westermann devint loquace. Au grand étonnement de Nathalie, sa mère elle-même se mêla activement à la conversation. Les premières impressions dorment au fond de la conscience. Qu'une circonstance favorable se présente et, telles des plantes fanées qu'a touchées une pluie bienfaisante, elles se redressent et palpitent. Et l'âme rajeunie se dégage des entraves des années lourdes et des habitudes qu'elles ont apportées.

Puis le père Westermann parla de ses biens, de la part copieuse qui reviendrait à son fils. Il en fit ensuite un éloge auprès duquel celui de Diafoirus<sup>7</sup> père aurait pâli. Son intelligence, sa science et surtout sa piété lui fournirent un thème inépuisable sur lequel il s'emballait avec lyrisme. Le fils, la bouche toujours pleine, approuvait et renchérisait sans vergogne.

On ne parlait plus qu'Allemand et dans ce débordement<sup>8</sup> on oubliait Nathalie. La pauvre jeune fille avait le sentiment d'être là, non la fille de la maison, mais l'étrangère qui passe. Ainsi ces gens étaient de sa race. Ils venaient la reprendre pour l'emporter là-bas dans le milieu d'où les siens étaient sortis. Non vraiment ; elle sentait trop combien l'éducation qu'elle avait reçue mettait de distance entre son âme et la leur. Malgré les apparences et le nom,

---

7 NDLC : Médecin du *Malade imaginaire* de Molière.

8 NDLC : Action d'ôter la bonde d'un tonneau : déversement.



elle était catholique et Lorraine de pensée et de cœur. Elle ne l'avait jamais si bien senti.

Seul le père Gény semblait avoir gardé le sentiment des réalités. De temps en temps il coulait vers sa fille un regard chargé d'inquiétude. Il lisait dans sa pensée et commençait à comprendre ce que son projet avait de téméraire et de risqué. Pauvre père !

Après le dîner et comme il restait du temps avant la nuit, les vieux s'en allèrent faire un tour dans la côte pour visiter les récoltes. Les jeunes furent autorisés ou plutôt invités à rester seuls à la maison. On voulait sans doute, dans un agréable tête-à-tête, leur procurer l'occasion de faire plus ample connaissance.

La pauvre jeune fille sentait que l'heure était grave et s'effraya fort de se trouver seule avec cet homme qu'elle ne connaissait pas, et qui entraînait dans sa vie comme un maître qu'on lui destinait. Elle se mit donc, pour se donner une contenance, à laver et à ranger ; mais sa pensée n'était guère à cette occupation et sa main tremblait tellement qu'elle fut plusieurs fois obligée de s'arrêter pour ne pas s'exposer à briser la vaisselle. Mais elle put se rassurer peu à peu. Car le jeune homme, lui, ne paraissait pas ressentir d'émotion. Ses discours ne ressemblaient guère à ceux d'un amoureux, mais bien plutôt à ceux d'un homme venu là pour préparer un marché.

Il prit une chaise, s'installa commodément devant la cheminée et tournant le dos à Nathalie, ses grandes jambes tendues vers la flamme, il commença une longue dissertation sur les vertus qu'il désirait pour sa femme ; il cita Rébecca, il parla de Ruth et fit d'histoire sacrée et d'économie domestique un salmigondis d'où l'amour seul était banni. Il n'oublia pas les *kneffes*. Et il semblait qu'il en eût plein la bouche tellement sa parole était pâteuse, lente et pénible. Par condescendance, Nathalie croyait devoir répondre quelques mots. Mais il ne l'écoutait guère et, lâché dans une digression sur la pure doctrine, il déclara tout net qu'il ne pourrait tolérer en sa maison d'autre langue que celle dans laquelle cette doctrine lui avait été transmise. Au moins il ne dorait pas la pilule et Nathalie était avertie. Ce n'était pas un passionné qu'on lui destinait, mais un véritable saint de bois.

Le rapprochement qu'elle fit entre ce garçon méthodique et sec et les gars de Lorraine si exubérants, si emportés parfois, mais au cœur si chaud, ne fut certes pas à son avantage.

Heureusement la rentrée des vieux vint mettre fin à une situation qui devenait vraiment trop pénible pour la jeune fille. Les parents ne furent pas sans s'en apercevoir et la soirée se traîna péniblement jusqu'au coucher.

Sur un signe de son père, Nathalie se retira. Mais elle ne put dormir et longtemps encore, elle entendit de son lit les deux pères restés seuls dans la cuisine en face d'une bouteille de kirsch, discuter à voix haute.

Son avenir était en cause. Lui demanderait-on seulement son avis ?

Elle désirait et redoutait cette éventualité. Oserait-elle dire non à son père ? Ne valait-il pas mieux se laisser rouler, tels ces troncs arrachés à la forêt et qu'emportait la Morte les soirs d'orage, vers sa destinée inconnue ? Et voici qu'au milieu de ses réflexions, elle entend un dur martèlement sur le sol comme si un pied impatient brisait quelque chose à coups de talon. Elle ressent une angoisse comme si c'était son pauvre cœur qu'on voulût écraser ainsi.

Le visiteur est parti. Elle attend un moment, puis se décide. Elle ouvre la fenêtre et aperçoit à la clarté de la lune un bouquet de roses sanglantes éparpillé sur le sol. Malheureux Antoine, pauvre et cher ami, combien tu es injuste ! Mais comme tu dois souffrir ! À cette pensée, aux affres qu'elle ressent, elle comprend à quel point elle l'aime. Elle voudrait l'appeler à son secours, se jeter dans ses bras, s'enfuir avec lui, commettre quelque folie qui consume l'irréparable et force les événements. Mais elle ne sait que pleurer et se jurer tout bas que ce qui la menace ne sera pas, dût-elle contrister ses parents, dût-elle en mourir.

L'aube timide commençait à poindre et la jeune fille, lasse de pleurer et de réfléchir, venait de s'endormir. Un coup discret frappé à sa porte la réveilla. C'était son père : — Lève-toi, Nathalie, j'ai à te parler. » Son cœur battit à se briser et ses mains tremblaient si fort qu'elle ne parvenait pas à ajuster ses vêtements.

Elle trouva son père seul, assis devant le *poêle*, qui l'attendait. Elle resta debout devant lui pâle et défaite, telle une coupable devant son juge.

Il la regarda longuement ; son regard s'attendrit jusqu'aux larmes et il lui dit avec bonté :

— Ma chère enfant, tu sais combien nous t'aimons et, si tu nous quittais, combien tu nous manquerais. D'un autre côté, nous avons tout fait pour assurer jusqu'à présent ton bonheur et ta tranquillité. Dans un tel moment je serais heureux si tu pouvais te dire du fond du cœur que tu n'as rien à nous reprocher. »

Les larmes de l'enfant s'étaient mises à couler et, joignant les mains, elle s'écria :

— O mon père ! pouvez-vous douter de mon amour et de ma reconnaissance !

— Je n'attendais pas moins de toi. Mais je vais te demander davantage. Nous sommes vieux et nous pouvons te manquer d'un moment à l'autre. Que deviendrais-tu dans la vie, en un pays et un milieu où nous avons vécu comme des étrangers ? Tu es maintenant en âge de fonder un foyer à ton tour. Mon désir le plus cher serait de te voir continuer les traditions de la famille en épousant un jeune homme qui partage notre foi. En un mot tu sais pourquoi nos cousins sont ici et quelle question je veux te poser ?

— Oui père !

— Avant de repartir, ils veulent savoir si le projet que nous avons formé pourra se réaliser. Tout est réglé entre le père, le fils et moi. Mais j'ai voulu réserver ton consentement. Tout dépend donc de toi. Un mot et tout est conclu. »

Nathalie, le front penché, pleurant toutes ses larmes, ne répondait pas.

— Voyons, mon enfant, je comprends tes hésitations. Mais tu ne peux douter de l'affection et de l'expérience de ton père et puisque c'est lui-même qui t'engage à accepter, quelles craintes peux-tu concevoir ? Peut-être n'as-tu pas trouvé chez ton promis ce que tu avais rêvé. Cela tient aux habitudes d'austérité de notre secte, habitudes bien mieux conservées chez nos cousins qui vivent en

communauté que chez nous qui sommes perdus au milieu des dissidents. Mais, la foi aidant, tu te sentiras bientôt à ton aise dans ta nouvelle famille. Un honnête homme, un fils de notre race demande ta main. C'est une union que j'ai espérée et préparée ; c'est une occasion qui ne se présentera probablement plus ; avec toute mon affection, je n'ajoute pas toute mon autorité de père, je t'engage à accepter. »

De plus en plus prostrée, l'enfant continuait à pleurer et à rester muette.

— Il faut en finir, dit le père, nos gens vont se lever et partir. Oui ou non, quelle est ta réponse ? »

Il n'y avait plus à reculer. Les roses sanglantes et brisées et les *kneffes* surgirent tout à coup en sa pensée. Et, soudain décidée, elle releva le front.

— Mon père je vous demande pardon pour la peine que je vais vous causer, mais c'est non. »

Les bras du père eurent un geste de découragement, il se leva et alla coller son front à la vitre comme il en avait l'habitude quand il réfléchissait profondément.

Devant ce désespoir, le cœur de l'enfant se fondit et c'est d'une voix suppliante qu'elle répéta :

— Pardon ! Pardon ! Mais je ne peux pas... Je ne peux pas !

— C'est bien, ma fille, je ne t'en veux point. Va ! »

Elle s'en alla brisée. En traversant la cuisine, elle se heurta aux Westermann bouclés et sanglés pour le départ. Ils n'eurent pas le temps de lui adresser la parole. Elle s'enfuit dans sa chambre, se jeta sur son lit et pleura longuement. Quand ses nerfs furent apaisés, elle se leva, tira de sa cachette un bouquet fané, en respira longuement les effluves. Un espoir joyeux dilata son cœur et lui donna confiance dans l'avenir.

Lorsqu'elle sortit vers midi, la maison avait son aspect accoutumé. Les visiteurs étaient partis. Son père et sa mère avaient repris leur mine sereine. Pas un mot ne fut dit qui pût rappeler que sur ce foyer calme l'orage avait passé.

Soudain, elle se souvint de la nuit et courut au jardin. Les roses sanglantes et brisées avaient disparu. Mais le tertre de son frère était fleuri comme aux jours où ses parents y venaient prier. Avaient-ils remarqué ? Avaient-ils compris ? Elle devait attendre longtemps et souffrir bien des peines avant d'avoir réponse à ces questions anxieuses qu'elle se posait.

Une des plaies de nos villages, c'est le cancan. Claustrées par l'hiver pendant de longs mois, privées à peu près de toute distraction, nos femmes apaisent leur curiosité à épier les voisins, à tirer d'un fait sans importance des déductions à perte de vue. Et l'un des sujets qui exercent le plus les imaginations et surtout la malignité des gens, c'est naturellement le mariage. Toute fille de bonne maison est épiée dans ses démarches, surveillée dans ses propos ; les visites que reçoivent ses parents sont épluchées et toutes les conséquences possibles aussitôt tirées. Le cancan fait le tour du village et voilà pour chacun une vérité établie, l'Évangile lui-même n'est pas moins discutable. Qu'il blesse ou lèse quelqu'un, tant pis. Rien ne lui sert de se débattre. Au contraire, telle moucheron dans la toile de l'araignée, plus il fait d'efforts pour se dépêtrer, plus il sent les fils de la calomnie l'enserrer et le paralyser.

La venue en tel appareil d'un jeune homme chez le père Gény n'avait pas été, on le conçoit bien, sans aguicher la curiosité des commères voisines. Elles avaient induit de ce fait qu'un mariage pouvait en résulter. De là à assurer la chose comme certaine, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi. Nathalie était fiancée et les mieux renseignés fixaient la date de la cérémonie.

L'intéressée en fut informée par ses amies Julie et Mélie. Devançant leur visite dominicale, elles vinrent en semaine. Avec un air aigre-doux qu'elle ne leur connaissait pas, elles la complimentèrent sur son choix.

— Un meunier, c'est bien autre chose qu'un paysan, nem donc ! Et puis, il a du foin dans ses bottes. On dit qu'il en avait déjà dans ses guêtres. On dit aussi qu'il ne parle qu'Allemand. Vous vous êtes bien compris tout de même, hein ! quand l'amour y est... Il y en a qui auront le cœur dolent de te voir partir, mais ça t'est bien égal puisque tu vas devenir meunière. »

Nathalie eut beau protester, assurer — les larmes aux yeux à la pensée d'Antoine — qu'il n'y avait rien de fait, on ne voulut pas la croire ; on la traita de « cachottière » et l'on se quitta presque brouillées.

Que faire ? Elle ne pouvait pourtant pas leur crier :

— Oui, j'ai refusé un parti dont de plus difficiles se seraient contentées. Et cela parce que j'aime votre frère, à qui j'appartiendrai quand il voudra et quand les circonstances le permettront. S'il est aveugle comme vous et si les obstacles qui nous séparent subsistent malgré tout, eh bien, je resterai seule dans la vie ainsi que l'a dit mon père. »

## VII

On approchait de la fête et comme tous les ans à pareille époque, le village sortait de son apathie. Chaque commune a son orgueil. Autant pour faire honneur aux invités qu'on attendait que pour les épater, on faisait la toilette des rues et des maisons.

Les tas de fumier qui ornent nos avenues étaient — où la gloriole ne va-t-elle passe nicher ! — l'objet des premiers soins. C'était à qui aurait le plus gros et le mieux peigné. Devant les maisons où il y avait des filles à marier, ce souci prenait des proportions inouïes ; aligné au cordeau, par couches régulières et tondu aux ciseaux avec amour, c'était un vrai monument résumant dans sa masse tous les attraits des fermières : abondance, ordre et propreté. La présence obligatoire du pot de réséda et de jaune violet à toutes les croisées des béïesses semblait en outre une discrète invitation adressée à tous les boubes qui passaient. Les façades étaient badigeonnées au lait de chaux. Pendant huit jours, c'était un branle-bas dans les intérieurs, on récurait les planchers, on fourbissait les casseroles, et sur les planches hautes, les grands chaudrons de cuivre qui ne servent jamais recevaient l'astiquage pour une année.

Penchées dans les embrasures des fenêtres, des femmes, tout en s'interpellant d'une maison à l'autre, frottaient à tour de bras les vitres où s'étaient insolemment les chiures de mouches de tout un été. D'autres, dans un nuage de poussière battaient les matelas, vidaient les paillasses. Par toutes leurs baies ouvertes, les logis semblaient prendre l'air et exhaler leurs miasmes.

Les poulaillers et les clapiers étaient mis à sac.

L'abatage du cochon prenait le caractère d'une solennité. C'est que la viande, même celle de porc, était encore de ce temps-là un aliment de luxe. Et ceux qui, la plupart du temps se nourrissaient de pommes de terre et de lait caillé s'éjouissaient à la perspective des ripailles prochaines.

Tout en raclant la bête, on supputait son poids, on faisait des paris, et l'on buvait dru pour s'entraîner.

La veille, les fours flambaient, les ménagères, les mains enfarinées, couraient affairées. Des parfums de quiche, de *chalande*, de *kokelehóf* et de *toté* emplissaient l'air. Les marchands du chef-lieu arrivaient avec leurs voitures chargées : le marchand de vins déchargeait un baril à chaque porte ; le boucher amenait la *grosse viande* pour l'unique pot-au-feu de l'année ; le boulanger vendait du pain blanc.

Après la mangeaille, la question toilette venait au premier plan. Ne fallait-il pas, pour les *odes*, parer les filles, habiller de neuf les garçons ? Bien des bâcelles, ce jour-là, quittaient leur *janké* pour un chapeau, et plus d'un garçon étrennait sa première paire de souliers. Un pantalon de drap, une blouse piquée coûtaient alors les yeux de la tête.

Aussi les plus pauvres, pour suffire à tant de dépenses obligatoires, s'endettaient souvent pour une année.

Sur la place achevaient de se monter le bal traditionnel, les *étaux* des marchands de sucreries, de faïence et de jouets. Les marmots comptaient comme années heureuses celles où il y avait des chevaux de bois.

Le grand jour venu, on voyait déboucher de tous les coins de la vallée les gens qu'on était allé cérémonieusement inviter une huitaine à l'avance. Et toute la soirée, dans les logis ouverts, régnait un bruit réjouissant de rires et de bombance. L'hôte se faisait un devoir de ne renvoyer ses amis que copieusement abreuvés. Aussi c'était sur tous les chemins, dans la nuit tombante, des départs de gens ébriolés, déambulant avec, au bout du bâton passé sur l'épaule, la serviette de *marande*. C'est là que se trouvent le *kokelehóf* et la tarte de *moudjin* destinés à prolonger au retour, les délices de trop courtes agapes.

Parfois les choses ne se passaient pas aussi gaiement. Les enfants malades d'avoir trop mangé, pleuraient. Il y avait entre gens éméchés des prises de bec salées, voire même des horions où la *marande* sérieusement écopait.

Pour les jeunes gens la fête se prolongeait très avant dans la nuit pour reprendre le lendemain. Le dimanche suivant avait lieu le *retour* ou *relève des selles*.



Quant aux enfants, lestés d'un gros sou, ils passaient la plus grande partie de leur temps à tourner comme un essaim autour des étalages, tirillés par toutes sortes de désirs, tâtant leur fortune, lents à se décider. Quand enfin la *plaque* était passée dans la poche du marchand, ils restaient encore un moment à regarder tant de merveilles afin d'en avoir pour leur argent. Puis ils s'en retournaient vers leurs hameaux perdus, soufflant dans des trompettes ou croquant des nougats, excités comme des sauvages qui viennent de se frotter à la civilisation.

Après la messe, la musique du bal faisait entendre ses joyeux flonflons. Des jeunes gens groupés sur la place attendaient la sortie des jeunes filles. Sitôt qu'elles paraissaient, chacun d'eux s'approchait de sa préférée, les couples se formaient et l'on s'en allait faire un tour de danse avant le dîner.

Nathalie n'avait jamais pris part à ces réjouissances et, comme conséquence, Antoine ne s'y rendait pas. Non point qu'il boudât au plaisir, mais il aurait eu trop peur, en s'affichant avec une danseuse, défaire croire à une liaison possible. Mais puisque Nathalie se mariait avec un autre, qu'avait-il à se priver ?

... Donc ce jour-là, il fit une toilette sérieuse pour descendre à La Croix. Il passa provoquant et fier devant la maison Gény. La jeune fille était occupée à la fenêtre ; elle le vit venir et se sentit toute remuée. Mais lui, faisant semblant de ne pas la voir, passa sans détourner la tête.

Et l'enfant, en ce jour de fête, eut conscience de son isolement, d'un universel abandon et une navrance infinie l'envahit.

## VIII

Maintenant, devant l'église, en attendant la fin de l'office, les garçons assemblés gouaillent et plaisantent.

— Dites donc, vous autres, il paraît que la belle Hélène est descendue.

— La fille du Diable ?

Parfaitement ! Et vous savez, toujours aussi belle, bichonnée, il faut voir ; mais toujours aussi *fiérante*.

— Aura-t-elle du succès ? Parviendra-t-elle cette fois à en charmer un ? L'amorce est tentante, mais c'est diablement dangereux. Et si sa sorcière de mère s'en mêle, je ne voudrais pas être celui qui tombera entre leurs griffes.

— Tu crois donc, Le Frisé, tout ce qu'on dit ?

— Si je le crois, mais parfaitement. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des sorts qu'elle jette et qui la font redouter de tout le voisinage. Savez-vous le dernier méfait de la Touêle ?

Vous connaissez le gros Joseph des Journeaux. Il paraît qu'elle avait jeté sur lui son dévolu pour sa fille. Bien de l'honneur, n'est-ce pas ? Mais le Gros, qui ne tenait pas à devenir le gendre du diable, a pris femme ailleurs. Eh bien, depuis, il n'y a pas d'avaries qu'elle ne lui cause pour se venger. C'est d'abord sa vache dont elle a coupé le lait. Le pauvre Gros a beau essayer de la traire, il n'en tire que des *garmouillés*. Puis ses chèvres ont été prises d'un mal étrange qui les fait se rouler en poussant de véritables hurlements. Il y en avait déjà deux de crevées lorsqu'il eut l'idée d'aller consulter le père Gény. Celui-ci lui a donné je ne sais quelle drogue en lui recommandant d'en frotter les autres. « Et puis, lui a-t-il dit, tu verras demain en te levant celui qui tourmente tes bêtes. »

Le Gros était curieux, comme vous pensez, de connaître l'individu malfaisant ; il s'appêtait même à lui servir un plat de sa façon ; et vous savez s'il fait bon tomber entre ses mains. Mais que croyez-vous qu'il a trouvé en ouvrant sa porte ? Un gros chien noir

que personne n'a jamais vu dans le pays et qui est parti en grognant. Il est bien convaincu que c'est le diable en personne que cette vieille sorcière lui avait adressé.

— Et il ne l'a pas corrigée ?

— Pas de danger qu'il y touche ! Il craint trop et tout le monde craint ses vengeances. Aussi elle ne se gêne guère et c'est un vrai fléau qu'une garce pareille pour un pays. Il faudrait être bien hardi pour faire danser sa fille et s'exposer ainsi aux entreprises de ces deux possédées.

— Et le pire c'est que les autres filles refuseraient pour toujours de danser avec celui qui aurait tenu dans ses bras la fille du diable.

— C'est dommage, car c'est un friand morceau. Chacun de nous a sa chacune. Il n'y a que toi, Antoine. Je ne sache pas que tu aies encore de bonne amie. Si tu tentais l'aventure ?

— Et pourquoi pas ? Vous me faites rire avec vos contes de sorcières. Si elle consent à danser, vous verrez si j'en ai peur !

— Capon, si tu recules.

— Jamais aucun homme ne m'a fait peur. Ce n'est pas pour craindre une femme, fût-elle la fille du Diable. Justement, voilà la sortie. Vous allez bien voir. »

Ses camarades regardaient étonnés ce grand garçon d'habitudes placides, qui se montrait si étrangement animé. On voulait croire à une bravade et on attendait avec curiosité la fin de l'aventure.

Le flot des fidèles se pressait sous le porche. Les jeunes filles, sans se hâter, défilaient l'air indifférent, mais au fond attentives aux mouvements des garçons qui semblaient passer une revue. L'un après l'autre ils se détachaient du groupe, s'approchaient de leur préférée et, après lui avoir glissé quelques mots à l'oreille, restaient là, semblant attendre curieusement et regardant venir la jeune fille qui sortait la dernière.

C'était une rousse, au plantureux corsage, au teint de lait, la fille du Diable, la belle Hélène. Belle, elle l'était vraiment, et la recherche avec laquelle elle était vêtue augmentait aux yeux des

rustiques qui la regardaient le charme indéfinissable et inquiétant qui s'en dégageait. Quand elle vit ces gens silencieux la fixer, elle s'arrêta un moment, nullement inquiète, promena sur tous ses regards d'acier, et repartit.

Mais Antoine s'était approché et la saluant.

— Hélène, voulez-vous m'accorder un tour de danse ? »

Alors elle s'arrêta, visiblement interdite ; elle rougit ; ses lèvres charnues eurent un sourire de triomphe.

— Comment, Antoine, vous osez ? Que vous êtes aimable et combien je suis heureuse d'accepter ! »

Il lui prit le bras et, suivis de tous les autres couples, ils se dirigèrent vers le bal.

Justement l'orchestre attaquait une valse. Antoine était peu familiarisé avec cette danse, mais rien ne pouvait plus l'arrêter. Il prit donc la taille de sa danseuse ; elle sembla appuyer son front sur son épaule et, mollement enlacés, ils partirent pour le pays du rêve. C'était bien un rêve qu'il vivait en effet. Légère comme une sylphe, sa danseuse l'entraînait, décrivant des orbites de plus en plus rapides. Il ne lui semblait pas que ses pieds touchassent terre et leurs pas allaient si bien du même mouvement qu'il semblait qu'ils n'eussent fait que cela de leur vie. Les effluves qui se dégageaient de cette tête de faunesse penchée sur lui achevaient de le griser. Et ils allaient toujours, sans fatigue apparente, dans une étreinte de plus en plus étroite, de plus en plus ardente de leurs corps de vingt ans. Quand la musique cessa, il lui sembla qu'il tombait du ciel. Il s'arrêta et, promenant ses regards autour de lui, il s'aperçut qu'ils avaient dansé seuls. Les autres couples, arrêtés à l'entrée, n'étaient pas encore revenus de leur ahurissement.

Cependant, à la seconde danse, nos héros ne tournèrent plus seuls ; et, à la troisième, tout le monde polkait.

Antoine ne quittait plus sa danseuse ; l'eût-il voulu, qu'il ne se sentait plus de force à s'en détacher : elle dansait divinement, le charme puissant qui émanait d'elle l'avait pris par toutes les fibres.

Midi vint ; on partit bras dessus, bras dessous. Les commères, sur les portes, regardaient ébaubies et scandalisées le fils Vanesson qu'on disait si sage, ramener la fille du Diable.

Il ne la quitta qu'au pied du raidillon qui, se détachant de la route du Chipal, montait à la chaumière de la Touêle. Emballé comme il l'était, il promit d'aller la chercher pour la tournée du soir.

À peine l'eut-il quittée qu'il sentit toute la sottise de sa conduite. S'afficher ainsi avec une réprouvée ne pouvait que lui faire perdre l'estime des honnêtes gens. Et ses parents, qu'allaient-ils en penser ? La réception que lui préparait sa mère surtout l'inquiétait : ah ! c'est qu'elle ne badinait pas avec les principes, la maman Vanesson ! À l'heure actuelle, ses sœurs avaient dû déjà tout raconter.

Par un hasard heureux, il les trouva sur la porte au moment où elles rentraient elles-mêmes. Elles le menacèrent du doigt en souriant. La joie qu'elles rapportaient les rendaient indulgentes, car lorsqu'il leur eut dit, en mettant son index sur sa bouche :

— Motus ! n'est-ce pas ? elles répondirent :

— Sois tranquille, on la tiendra ! Le père Vanesson avait également été à la messe. Mais il avait, à son âge, plus de penchant pour la dive bouteille que pour les autres divertissements. Avec quelques amis, il avait visité tous les cabarets de la vallée et il était revenu légèrement *trinqué*, ne sachant rien des exploits de son fils.

Les invités étaient arrivés, le dîner servi. Aussi la mère Vanesson tança sévèrement les retardataires. Mais cela était sans importance auprès des débordements acrimonieux qu'Antoine prévoyait.

Malgré la grosse gaieté du père, une sorte de gêne pesa sur tout le repas. Les invités ne furent pas sans faire remarquer l'air soucieux d'Antoine et sans lui servir les facéties salées de mise en de telles circonstances.

Quand ils furent partis, à la nuit tombante, le jeune homme fut pris d'une grande perplexité. Allait-il tenir la promesse faite si légèrement ? La perspective des conséquences désagréables que son aventure pouvait avoir lui conseillait de s'abstenir. Mais bien plus fort que sa raison, un sentiment dominait sa volonté ; son cœur

échauffé par les libations battait avec volupté à la pensée de la belle Hélène.

Il ne put résister et, sans rien dire, il s'en alla. Par le sentier qui grimpe la côte, il monta vers les Chauffours.

## IX

C'était un groupe de cabanes bâties dans le voisinage, des fours à chaux qui s'élevaient alors au-dessus du Chipal. Car ce n'était pas seulement d'argent que ce sol était riche. Une carrière de marbre blanc, unique alors dans les Vosges, fournissait à tous les ateliers jusqu'à Épinal, les blocs nécessaires à la statuaire. Les débris étaient cuits dans le voisinage et donnaient une chaux blanche recherchée. De là venait le nom de Chauffours donné au hameau voisin.

La maisonnette où la Touêle habitait avec sa fille était la dernière. Rien, à première vue, ne la distinguait des autres. C'était une modeste habitation sans étage, couverte de bardeaux, composée d'une cuisine et d'un poêle avec un apprentis pour les chèvres. Un petit jardin entouré d'une haie entourait la baraque dont les deux fenêtres basses semblaient regarder sournoisement sur le chemin.

Une sorte de mystère planait sur les aîtres et sur la demeure. Les gens du pays ne s'en approchaient qu'avec répulsion et quand les habitantes en sortaient, le vide se faisait autour d'elles. Une aventurière, venue on ne sait d'où, s'était installée là depuis une dizaine d'années. Une détestable réputation l'avait précédée. C'était une sorcière experte en maléfices et tenant commerce avec le Diable lui-même. L'époque n'était pas loin où l'on croyait au sabbat et des vieux m'ont affirmé avoir encore entendu dans leur jeunesse la *Menée Hennequin*<sup>9</sup>.

Malheureusement tout n'était pas chimères et spéculations malades d'imaginations surchauffées dans le pouvoir dangereux qu'on attribuait à la Touêle. S'il était injuste de mettre à son compte la pourriture des pommes de terre, du moins n'était-ce pas sans quelque raison qu'on prétendait faire coïncider son arrivée dans le

---

<sup>9</sup> Ronde volante des démons et des sorcières. En été la rafale de nuit parcourait les gorges de la montagne avec de sourds rugissements, et une longue traînée noire flottait au dessus en ondulant autour d'un piton escarpé. La menée, éclairée par intervalles par la lune, se déroulait en spirales dans le ciel, comme emportée par une danse diabolique.

pays avec l'apparition de maladies plus étranges les unes que les autres qui s'étaient abattues sur les gens et sur les bêtes.

Le mystère se compliquait de ce fait que, sans rien faire, la Touêle et sa fille, en dépit de l'aspect misérable de leur habitation, paraissaient plutôt vivre à l'aise. Et rien n'était trop cher pour parer la beauté troublante de la fille.

Car l'enfant roussaud et rechigné que la mère traînait à ses cottes lorsqu'elle était arrivée dans le pays, était devenue, comme nous l'avons vu, une plantureuse luronne. Son charme était si prenant et si spécial qu'elle était, pour l'élément masculin, la belle Hélène, et, pour les femmes, crainte et jalousie aidant, la fille du Diable.

Toutes, en effet, étaient bien convaincues que cette fille, à qui on ne connaissait pas de père, était née d'un commerce diabolique. Telle était la cause de l'ostracisme qui forçait ces deux créatures misérables ou coupables à vivre dans une perpétuelle solitude.

Là était la raison du sentiment de crainte qui faisait tenir à l'écart cette fille si séduisante dans toutes les réunions où elle osait se présenter. À l'église même, où elle venait quelquefois, le vide se faisait autour d'elle. Si elle s'en apercevait, elle ne semblait pas s'en étonner, et, forte de sa séduction, elle attendait l'occasion de se venger, par un coup de sa façon, de tant de rancœurs et de tant de mépris.

Justement les circonstances semblaient propices. Si elle parvenait à conquérir Antoine, c'était l'emprise sur une famille honorable et ensuite sur une société qui lui avait été jusque là fermée. Car il y a, dans nos campagnes, aussi bien qu'à la ville, toute une hiérarchie sociale. Les propriétaires sont les gros bonnets, qui croiraient s'avilir en frayant avec les manœuvres. Bien moins qu'ailleurs il y a de ces mariages d'inclination qu'il est convenu d'appeler mésalliances. La belle Hélène était si sûre de son charme, si assurée qu'Antoine viendrait, qu'il la trouva prête, en costume de bal, plus attrayante que jamais.

La sorcière aussi avait essayé de se faire séduisante, et c'est en souriant péniblement de sa bouche édentée qu'elle accueillit le visiteur. Antoine, qui ne l'avait jamais approchée de si près,



regardait avec une curiosité mêlée de crainte, cette vieille dont il avait entendu dire, tant de mal. Et, malgré le soin qu'elle mettait à se montrer aimable, il se sentait mal à l'aise sous le feu de ces petits yeux qui, tels deux charbons, luisaient sous des sourcils en buisson. Les mèches blanches et révoltées qui s'échappaient de sa cape noire, au lieu de tempérer l'aspect cruel et sournois empreint sur toute cette physionomie, ne faisaient que le renforcer. Le cadre où vivaient ces deux femmes n'était cependant pas en rapport avec l'idée qu'il s'en était fait. Le ménage, quoique pauvre, était propre et bien tenu et rien ne dénotait des occupations ou des habitudes particulières.

Il eut cependant la sensation que doit éprouver une souris tombée dans un piège. Mais l'engrenage l'avait pris, il fallait marcher.

Ce que fut cette soirée, je ne le dirai point, pour ne pas infliger de redites au lecteur. Je ne saurais que répéter en effet combien le charme de la belle Hélène avait de nouveau agi si puissamment sur le cœur d'Antoine, qu'au retour il ne se connaissait plus. Son sérieux et sa réserve habituels avaient cédé devant un enivrement irrésistible de tous ses sens. Si bien qu'il osa se permettre certaines privautés auxquelles semblaient l'inviter l'heure tardive, la solitude de la route, la réputation et l'exaltation de sa compagne.

Mais malgré les plus pressantes et les plus amoureuses sollicitations, elle se défendit bravement et gentiment à la fois.

— Non, non ; je ne suis point ce qu'on a pu vous faire croire. Et puis si je vous cétais, vous ne m'estimeriez plus, et je tiens à votre estime autant qu'à votre amour. Jamais je n'appartiendrai tout entière à un homme à moins que cet homme ne soit mon mari. »

L'invitation était précise et rien, dans l'état d'excitation où se trouvait Antoine, ne semblait pouvoir le soustraire à l'obligation de prononcer la parole définitive qui lie les honnêtes gens pour la vie.

Elle se penchait vers lui frémissante ; il la tenait enlacée et ses lèvres blêmes de désir cherchaient l'oreille attentive à la parole prometteuse.

À cet instant précis, un cri strident, un appel douloureux déchira la nuit : « Antoine ! »

Aussitôt redressé, il écouta anxieux. Un second appel, plus pressant encore, retentit : « Antoine ! » Il reconnut la voix de Nathalie, s'arracha à l'étreinte de l'autre, et courut. Cinquante pas à peine le séparaient de la maison des Gény. Il y arriva haletant. Le logis était clos et tout semblait dormir. Il scruta les ténèbres, tendit l'oreille ; rien. Il passa la main sur son front, se demandant s'il n'avait pas été le jouet d'une illusion. Il n'osa heurter à la porte pour demander des explications. En cette nuit de fête, on eût pu croire à une facétie d'ivrogne attardé. Et de laisser de lui telle impression l'eût profondément contrarié.

Antoine resta là longtemps, si troublé et si perplexe qu'il en oubliait la belle Hélène.

Quand il y songea, ce fut pire encore. Pourtant, il considéra comme un devoir de revenir sur ses pas. Mais son enthousiasme était tombé et il éprouva un vrai soulagement en constatant qu'elle était partie. Il ne poussa pas l'héroïsme jusqu'à s'élancer à sa poursuite et à l'appeler. Il fit de nouveau demi-tour, repassa devant Jéricho, s'arrêta encore un instant et, de plus en plus certain que rien ne s'y passait d'extraordinaire, il prit le chemin de sa demeure. Ses pensées en tel désordre se heurtaient qu'il marchait indifférent aux choses et qu'il fut presque surpris de se trouver sur sa porte.

Il se heurta à une forme écroulée sur le seuil ; il se baissa ; c'était sa mère qui pleurait.

— Maman ! Qu'avez-vous ?

— Antoine ! c'est toi, mon pauvre enfant ? Depuis la nuit je t'attends. Je sais d'où tu viens et tu me demandes pourquoi je pleure ? »

Sans doute Antoine s'attendait, son aventure connue à la maison, à quelque scène pénible. Il savait sa mère intransigente sur certains principes. Cette femme si dure avait l'habitude de conduire son mari et ses enfants tambour battant et les arguments affectifs n'étaient guère dans sa manière. Il comptait donc bien sur des reproches particulièrement violents. Aussi de la voir pleurer achevait de le dérouter et de lui révéler la gravité de la blessure dont souffrait le cœur maternel.

Il eût voulu la prendre dans ses bras pour la rassurer sur les conséquences de sa conduite et pour sécher ses larmes sous ses baisers.

Mais les enfants élevés durement ont la pudeur de leurs émotions et, à l'instar de leurs parents, ne se livrent que difficilement. Il sentait en outre qu'il mentirait à sa mère en traitant à la légère une aventure qui, il s'en rendait compte, avait laissé en lui une impression si profonde.

Dans son bouleversement, une idée cependant venait de jaillir.

— C'est donc vous, dit-il, qui êtes venue à ma rencontre sur la route et qui m'avez appelé deux fois ?

— Je n'ai pas bougé d'ici ; je ne t'ai pas appelé de vive voix, mais je désirais vivement ton retour. Ton père, qui a un peu bu, est en train de dormir et ne sait rien. Tu le connais, tâche qu'il ignore tout. » Il n'insista pas. Il baissa la tête et rentra.

## X

Maintenant, couché dans son lit, il essayait de voir clair en lui-même et dans les événements.

La parole de sa mère venait de lui confirmer ce dont il était déjà sûr. L'appel qu'il avait entendu empruntait bien la voix de Nathalie. Pourtant il ne l'avait pas vue. Et pour quelle raison l'eût-elle appelé plutôt qu'un autre, dans le cas peu probable où un accident fût survenu et l'eût prise au dépourvu. Elle ne le savait pas si près d'elle et il y avait des voisins moins éloignés que les Vanesson.

Ou bien la fille du père Gény avait-elle été initiée par celui-ci à tous les secrets merveilleux qu'il possédait ? Et une prescience de ce qui allait se produire lui avait-elle fait lancer dans la nuit son cri de détresse ? Mais pour quel motif se serait-elle ainsi inquiétée de son sort, puisqu'elle en avait choisi un autre ? Avait-elle d'ailleurs jamais songé à lui ? Il avait trop compté que leurs naïves amours d'enfants résisteraient au temps et à tous les obstacles que la vie mettrait entre eux. Et pourtant !...

Quant à sa conduite envers la belle Hélène, était-elle d'un garçon sérieux ? L'emballement qui avait failli l'engager envers elle pour la vie, il le trouvait maintenant si extraordinaire qu'il n'était pas loin d'y voir aussi une manifestation du pouvoir pernicieux qu'on attribuait à la mère. Mais l'aiguillon de la chair venait aussitôt donner à ses réflexions un autre cours. Le souvenir de ce corps plantureux et passionné qui s'était offert à lui pour toujours l'étourdissait. Sa passion trouvait mille raisons pour combattre sa raison. Après tout, il n'y avait rien à redire à la conduite de cette jeune fille. Et qui sait si enlevée à son milieu elle ne ferait pas une épouse modèle. Et sa beauté seule n'était-elle pas suffisante pour faire le bonheur d'un homme ? Il était majeur après tout et assez grand pour se conduire. Si sa famille boudait, il se sentait assez fort pour s'en passer et pour gagner seul la vie des siens. Sa mère sentirait tomber ses préventions quand elle connaîtrait mieux sa bru. Son père aurait une de ces colères terribles par lesquelles cet

homme si doux d'habitude rappelait parfois qu'il était le maître. Mais il était cette fois décidé à l'affronter. Oui, il pousserait l'aventure jusqu'au bout. Et pourtant !...

Comme pour l'autre, il y avait là un inconnu qui le torturait. C'est donc sans avoir pris de détermination qu'il finit par s'endormir. À son lever, il trouva la maison vide. Le père était parti à la mine, la mère et les sœurs moissonnaient les seigles. Il ressentit le soulagement qu'on éprouve à voir remise une opération douloureuse. Car il pensait bien que l'orage amassé pendant cette nuit d'attente finirait par crever. Il se trompait.

Il prit sa faucille et se rendit dans le lopin où travaillaient les siens. Il fut accueilli froidement, mais personne ne lui rappela son aventure. Les jours suivants et par une sorte de convention tacite, il n'en fut pas parlé. Mais la mère paraissait infiniment triste et si les lèvres se taisaient, la même pensée mettait une gêne et un froid entre tous ces gens jusque-là si unis. Le père seul paraissait tout ignorer. Il rentrait tard et partait de bonne heure, il était, en outre, peu communicatif et dans le fond de la mine où il restait tout le jour, il avait peu d'occasions de se tenir au courant de la chronique scandaleuse. Les sœurs d'Antoine, après avoir ri de l'aventure en voyant la tournure sérieuse que paraissaient prendre les événements, se renfermaient dans un mutisme obstiné et boudeur. Ne leur avait-on déjà pas demandé des nouvelles de leur future belle-sœur, la fille du Diable ?

Antoine, de son côté, dans les rires discrets des gens, dans les allusions qui voulaient être spirituelles et qui n'étaient que méchantes, sentait bien sur quel sujet roulaient les conversations. Il s'en irritait tout seul et cette constatation, loin de calmer sa passion, la fortifiait de l'envie de braver l'opinion publique. Et de jour en jour grandissait son désir de revoir la belle Hélène. Le moment venu, il sentait que les colères bleues de son père, les pleurs même de sa mère seraient incapables de le retenir. Il n'était pas monté en semaine au Chaufour, mais le dimanche du retour approchait, et il se promettait de saisir cette occasion.

Un événement malheureux, auquel il était loin de s'attendre, se produisit alors qui le força de tourner ses pensées d'un autre côté.

## X

L'exploitation des mines périclitait. Pourtant quelques ouvriers travaillaient encore dans une stolle au lieu dit : La Machine.

Ils étaient partagés en plusieurs équipes dont l'une remontait à la fin de la soirée. De cette équipe faisait partie le père Vanesson et il était d'habitude nuit noire quand il regagnait sa maison. Or, à cette époque, il n'y avait pas encore de pont jeté sur la Morte et on traversait le ruisseau en sautant de l'une à l'autre pierres disposées à cet effet dans le courant. Or un soir qu'il allait s'engager sur cette passerelle de fortune, il vit vaguement dans l'ombre une espèce de nain sortir sans bruit des buissons de la rive et lui sauter comme un chat sur les épaules. Cela était gros comme un enfant de dix ans, mais court, ramassé comme un corps de crapaud, bien que cela ne pesât pas plus qu'une vessie gonflée. Vanesson n'était pas peureux, mais pourtant le saisissement l'empêcha de prononcer une parole. Il sentait comme l'étreinte de deux bras glacés lui serrer le cou et le souffle froid d'un mufler passer sur sa nuque et deux jambes à *cripotons* se coller sur son échine. C'est ainsi qu'il traversa la rivière. Quand il fut de l'autre côté, le vouivre sauta à terre et disparut d'ans la nuit sans faire plus de bruit qu'une ombre.

Le père Vanesson buvait quelquefois un coup de trop, mais ce soir-là il était de sang-froid et ne put par conséquent attribuer ce qui lui arrivait à une hallucination d'ivrogne. Cependant il n'en parla pas pour le moment, voulant attendre le renouvellement du fait pour le confirmer dans la certitude, qu'il n'avait pas été le jouet d'une illusion.

Ce n'est donc pas sans appréhension que, le lendemain, il s'approcha du ruisseau. Mais il avait à peine enjambé la première pierre que le vouivre était sur son dos, et, comme la veille, se faisait porter de l'autre côté, sautait à terre et disparaissait sans bruit. Cette fois, il n'y avait plus moyen de douter. Qu'allait faire Vanesson ? En parler à sa femme, alarmer les siens : à quoi bon ? Se dispenser d'aller à la mine : c'était s'avouer sa peur. Et, vous l'ai-je dit,

Vanesson était un brave. Il était même, comme tous nos montagnards, un tant soit peu fataliste.

Après tout, il arriverait ce qu'il plaisait au Destin de lui préparer. Et il continua à se rendre à son travail et, régulièrement tous les soirs à faire son office de passeur.

Mais au bout de quelques jours de ce service, il en avait assez, et, malgré sa nature insouciant, il commençait à s'inquiéter.

Comme il passait un soir devant chez l'anabaptiste, l'idée lui vint tout à coup d'entrer et de lui demander conseil.

Sur un coin de table, à la lumière d'un lampion d'étain, dans la cuisine sombre, le père Gény lisait dans un gros livre. Autour de lui, sa femme et sa fille allaient et venaient, vaquant à leur besogne de ménagères.

Au bruit des souliers ferrés sur les dalles, le vieillard releva la tête, jeta un regard profond sur le nouveau venu, et, avant que celui-ci eût prononcé une parole, lui dit : « Vous avez à me parler, mon ami, venez ! »

Puis, ayant tiré un signet de soie sur la page commencée, il ferma le livre, prit le lampion d'étain, et, précédant son visiteur, le fit entrer dans le poêle.

C'était une pièce froide et sévère, avec de grands meubles luisants de propreté, mais sans aucun ornement. Les murs blanchis à la chaux ne portaient aucune image. Seule, dans un coin, la grande horloge, dans sa gaine de bois, coupait de son tictac monotone et bruyant le silence de la chambre. Le père Gény, montrant un siège à Vanesson, s'était assis et ne disait mot. Le mineur, intimidé malgré lui, commença à parler bas comme à confesse et comme s'il redoutait que les murs eussent des oreilles. Quand il eut fini, le menton dans ses doigts, le père Gény, un moment, sembla réfléchir profondément. Puis, il dit lentement : « La vision ne t'a jamais parlé, et toi tu ne lui as rien dit ? — Non, jamais ! — Eh bien, ce soir si tu la retrouves sur ton chemin, ne manque pas de lui demander l'objet de sa présence. Et fais exactement ce qu'elle te dira. Un brave homme comme toi n'a rien à craindre et la vision est de telle nature que toute intervention m'est interdite et ne pourrait rien changer à ce qui est écrit. »

Et Vanesson s'en fut. Et, comme d'habitude, arrivé au ruisseau, le vouivre grimpa sur son dos et se fit porter de l'autre côté. Mais avant qu'il sautât à terre, son porteur lui dit : « Voilà près de huit jours que je te fais passer l'eau et je ne sais pas encore qui tu es et ce que tu veux ». L'apparition alors le lâcha et une voix étrange répondit : « Voilà une question que j'attendais depuis longtemps. Qui je suis ? Peu t'importe. Ce que je veux, c'est t'annoncer que ton heure est proche. Prépare-toi dès ce soir ». Et l'ombre disparut.

Vanesson était fixé. Sans hâte, une légère sueur aux tempes, mais s'abandonnant sans révolte à l'arrêt du Destin, il regagna sa chaumière, se mit au lit et, malgré les siens, qui ne le voyaient pas malade, fit mander le curé. La confession fut sans doute peu ordinaire, car le pauvre prêtre partit l'air préoccupé. La femme et ses enfants commencèrent alors à s'alarmer et parlèrent de quérir le médecin. Mais il s'y opposa. Il ne souffrait pas, il ressentait seulement une lassitude profonde. Il lui semblait que son âme, lentement, se détachait et que tout ce qui l'entourait lui devenait étranger. Il fit pourtant à tous ses recommandations, tendit la main aux voisins accourus, puis, sans agonie, sans une plainte, comme le jour pointait, s'éteignit ainsi qu'une lampe épuisée.



## XII

Cette mort fut un coup terrible pour Antoine. Il aimait profondément son père, si affectueux pour les siens, malgré ses défauts.

Devenu chef de famille, d'autres soucis le prirent, qui lui firent négliger quoique temps la belle Hélène. Mais elle n'était pas oubliée et à son souvenir le jeune homme sentait bouillonner en lui toutes les forces comprimées de sa virilité. Une puissance irrésistible semblait s'être emparée de lui qui ne laissait plus à sa raison le pouvoir de s'exercer et qui le poussait là-haut où la tentatrice, ange ou démon, attendait son retour.

Un soir de dimanche, après avoir affouragé son bétail, il n'y tint plus, et, sans rien dire, s'en alla. Il ne rentra que tard dans la nuit. Le lendemain, sa mère avait les yeux rouges. Il n'eut pas l'air de s'en apercevoir, mais il en fut ému. Il allait, taciturne, visiblement hanté d'une idée obsédante. Peut-être se reprochait-il sa faiblesse, peut-être se promit-il de ne plus s'exposer à une tentative qui, il le sentait bien, le conduirait aux plus graves compromissions. Il n'empêche que le dimanche suivant, la brune venue, il montait aux Chauffours. Bientôt il s'absenta tous les soirs. Il ne cherchait même plus à dissimuler ses démarches.

C'eût été bien inutile d'ailleurs. On l'avait épié ; on connaissait son secret. Une liaison aussi extraordinaire donnait lieu aux commentaires les plus saugrenus et l'histoire faisait déjà le tour de la commune.

Deux personnes surtout en étaient profondément affectées ; toutes deux d'autant plus à plaindre qu'elles ne pouvaient confier leurs angoisses à personne : la mère, par orgueil, Nathalie, par pudeur.

Un miracle seul pouvait briser le charme qui retenait Antoine prisonnier de la fille du Diable. Peut-être le père Gény était-il capable d'opérer ce prodige. Sa fille se le disait tout bas, mais comment poser la question ? Il y eut, dans le ménage de l'anabaptiste quelques discrètes allusions à cette liaison douteuse,

mais le père avait dit, en regardant sa fille dans les yeux : « Mon enfant, que veux-tu que cela nous fasse ? Antoine est assez grand pour savoir se conduire. » Et Nathalie honteuse d'en avoir trop dit, avait baissé le front en rougissant.

Mais le père Gény était-il aussi indifférent aux frasques de son voisin qu'il voulait le dire ? Cela n'apparut pas quand la mère Vanesson vint le trouver. Il la reçut comme une visite qu'il attendait.

Car elle vint, suppliante et éplorée, conter son malheur. Sa foi de chrétienne n'avait pas tenu devant la blessure cuisante dont souffrait son orgueil et son amour maternel. Une considération d'ailleurs calmait ses scrupules : son fils était sans nul doute sous puissance d'un sortilège ; un sortilège seul pouvait le délivrer. Et puis, quelle mère refuserait de damner son âme pour sauver celle de son fils et avec cette âme l'honneur de toute une famille ?

Amenée par les circonstances à s'épancher enfin librement, elle trouva dans la femme et la fille du père Gény deux âmes toutes disposées, pour des motifs différents, à compatir à sa peine. Nathalie vibrait même tellement qu'en tout autre circonstance, la mère Vanesson s'en fût rendu compte. Mais les parents de Nathalie purent comprendre qu'il y avait autre chose dans l'émoi de leur fille qu'un ordinaire sentiment d'intérêt pour des amis dans la peine.

Bref, la consultation eut lieu et le père Gény remit à la mère Vanesson un petit sachet noir. « Cousez-le, dit il, dans les habits de votre jeune homme et à son insu. Il entendra et verra. S'il résistait, vous viendriez me retrouver. Mais j'ai lieu de croire que cela sera suffisant. »

La mère Vanesson s'en alla serrant dans sa main le talisman. Et dès le lendemain, sans s'en douter, Antoine l'emportait dans son gilet, à son rendez-vous.

Il fallait, ce soir-là, qu'il fût bien pressé pour se mettre en route avant l'heure habituelle et s'exposer à la rencontre de tant de gens qui, d'un air faussement finaud, lui demandaient : « Comme te voilà beau ! Tu vas donc en demander une ? »

Il grisonnait pourtant quand il arriva. Il eut l'idée saugrenue — pourquoi ? — de s'approcher de la maison par un sentier détourné, afin d'arriver sans être vu et de surprendre ainsi son monde.

Il avait déjà la main sur la clenche et se disposait à entrer, lorsqu'un bruit de voix venant de l'intérieur l'arrêta.

La mère et la fille causaient avec une telle animation qu'il percevait parfaitement tout ce qu'elles disaient.

— Non, maman ! pas cela ! plus jamais cela ! je vous en prie ! Je veux être une fille comme les autres, une honnête fille qu'on aime pour elle-même.

— Petite sottise ! Oublies-tu que tu es la fille du Diable, que sans « cela », aucun jeune homme ne voudra de toi ?

— J'aime Antoine, maman et il voudra de moi seule, sans y être obligé par « cela ». Autrement, je serais trop malheureuse.

— Mais tu ne sais donc pas que s'il s'attache à toi, c'est par l'effet de ma volonté ? Et que si je cessais un jour de te l'imposer, il « verrait clair » comme disent ces imbéciles et tu ne le reprendrais plus.

— Mais maman vous me faites souffrir et je souffrirai toute ma vie si je m'unis à Antoine par « cela ».

— Souffriras-tu davantage de rester toujours la fille du Diable, c'est-à-dire un rebut d'humanité ? Tu tiens grâce à moi, un bon parti. Il ne faut pas le lâcher. Pourquoi ne se décide-t-il pas plus vite ? Je crains toujours que cet anabaptiste de malheur ne se mêle un jour de ce qui ne le regarde pas. J'ai déjà trop tardé. Il faut que ce soir l'irréparable ait lieu. Et alors tu n'auras plus rien à craindre. Aucune puissance contraire ne sera capable de dénouer le charme où ton galant sera pris. Laisse-moi faire.

— Non, maman ; de grâce ! je ne veux pas !

— Je veux, moi, et cela suffit ! » Il y eut comme une courte lutte, des plaintes comme en ont en rêve les enfants endormis, un souffle pénible, puis un silence pesant se fit dans la maison mystérieuse.

Enfin la voix delà vieille, de nouveau, monta, impérieuse et sinistre : « Dès ce soir, tu dois te donner à lui. Il le faut, je te l'ordonne ! »

Quelle force inconnue poussa en ce moment Antoine à ouvrir la porte ? Je ne sais, mais il était entré avant qu'il s'en fût rendu compte.

La mère était devant sa fille, lui soufflant au visage. Au bruit elle se retourna vivement, eut un geste de dépit vivement réprimé, et, aussitôt d'aplomb, se mit à secouer sa fille en ricanant :

— Réveille-toi donc, *truande*, voilà ton galant ! »

Elle semblait se réveiller en effet. Elle passa sa main sur son front, regarda autour d'elle, aperçut Antoine avec une sorte d'effroi et fit néanmoins effort pour lui sourire. Et la mère expliqua :

— C'est une habitude qu'elle prend de dormir en vous attendant. Elle rattrape ainsi le temps qu'elle met à babiller avec vous une partie de la nuit. »

Antoine, gêné, n'avait pas encore dit une parole. La mère le considérait avec une curiosité inquiète. Mais la fille, redevenue la belle Hélène, lui enlevait son manteau, le forçait à s'asseoir et à causer. Elle avait mis sa chaise tout près de la sienne et déployait à le dérider toute sa grâce ensorcelante. Elle s'était rapprochée encore et leurs jambes, leurs mains, sous la table, se cherchaient, se nouaient, dans des élans de passion dont ils n'étaient pas maîtres. Antoine sentait des bouffées de chaleur lui monter à la face ; sa gorge se contractait, il avait oublié les paroles de la vieille et un désir violent de posséder cette chair vibrante et jeune, un désir qui voulait être satisfait sur l'heure, le tenait haletant, sans paroles, rivé déjà à la tentatrice. La mère, sournoise et complice, avait des absences fréquentes et à chaque retour constatait avec une joie secrète les progrès de l'emprise sur la proie désirée.

La lampe, dont la lumière avait jusque-là imposé une certaine retenue aux amoureux, s'éteignit tout à coup. Alors eut lieu le dernier assaut. Antoine vaincu ne résista plus. Il se leva pour sortir ; la fille le suivit pour le reconduire selon la coutume. À peine sur la porte, elle le saisit violemment, ses lèvres de feu cherchèrent celles du jeune homme. Il ressentit comme une brûlure et, incidemment,

leva les yeux. Spectacle horrible ; des flammes fulguraient au front de l'amante. Comme d'un foyer incandescent, elles sortaient de la chevelure rousse et leurs langues, dans la nuit, montaient, montaient, cependant que la face s'irradiait d'une passion diabolique. Le malheureux eut un cri de détresse, dénoua l'étreinte et s'enfuit. Le charme était rompu.

## X

Après une nuit sans sommeil, Antoine, levé dès la première heure, fut tout étonné de retrouver sur sa porte le manteau que, dans le désarroi de la veille, il avait oublié dans le poêle de la sorcière.

Devenu méfiant, il le prit, le retourna et rien de suspect n'apparaissant, il le jeta sur le pied de son lit.

Ce que fut cette journée, inutile de le dire. Harassé, la pensée absente, un vide immense au cœur, le jeune homme vaquait à ses occupations habituelles. Vers le soir, un immense besoin de repos, un désir profond d'oubli le prit qui l'empêcha de souper et il se jeta tout habillé sur sa couche.

Mais c'est en vain qu'il attendit le sommeil. Ses paupières semblaient se refuser à se fermer et il resta là, les yeux ouverts dans les ténèbres, attendant une aube lente à venir, moulu de fatigue et l'âme pleine d'une vague terreur. Le jour ne lui apporta pas de soulagement. Et la nuit suivante ce fut pis encore. Une insomnie tenace le torturait. Il se levait, se recouchait, se levait de nouveau, puis regagnait son lit dans un espoir toujours déçu d'obtenir enfin un peu de repos. Alors, il eut peur, la peur atroce d'être la victime d'une vengeance diabolique et mystérieuse.

Il crut devenir fou. Mais, se raidissant, il se traîna quand même à son ouvrage. Ses allées et venues dans la nuit troublaient la maison, et l'insomnie, avec l'inquiétude gagnait tout le monde. Sa mère, qui suivait, sans qu'il s'en doutât, toutes les phases de cette crise qu'elle avait provoquée, après s'en être secrètement réjouie, craignait maintenant pour la santé et la vie de son fils. Elle alla s'en ouvrir au père Gény.

Après avoir médité profondément, « Il faut, dit-il, que je le voie. J'irai chez vous si vous le voulez, mais il serait préférable qu'il vint. Mais au préalable enlevez sans qu'il s'en doute et rapportez-moi le sachet que je vous ai remis. »

Ce n'est pas sans appréhension que la pauvre femme entama la question avec son fils. N'allait-il pas se cabrer à la pensée que son secret était découvert ? Contrairement à son attente, il n'en fut rien. Antoine était si déprimé et si malade qu'il saisit, comme une planche de salut, la proposition de sa mère. La pensée même de paraître en tel état devant Nathalie ne le retint pas. Cependant il fit sa toilette avec un soin d'où la pensée de la jeune fille n'était pas absente.

Il trouva le père Gény dans son jardin en train de soigner ses ruches. Un épais essaim d'abeilles l'entourait en bourdonnant. Sans gants et sans voile, il vaquait à ses occupations, insoucieux des insectes furieux qui semblaient vouloir se jeter sur lui, mais qu'une force mystérieuse retenait à distance.

Antoine, peu curieux de tenter l'aventure, l'appela de loin. L'anabaptiste vint vers lui en riant et lui dit : « Tu crains les abeilles, tu as bien tort. » Et, se baissant, il cueillit deux brins d'herbe qu'il disposa en croix : « Mets ceci sous ta langue, ferme la bouche. Maintenant tu peux me suivre sans danger. »

Non sans quelque appréhension, le jeune homme se laissa faire et suivit le père Gény vers le rucher. À son grand étonnement, il put entrer dans l'essaim tumultueux sans qu'aucune abeille vînt le piquer. L'apiculteur se remit à son travail tout en disant : « Maintenant, si ton herbe ne te gêne pas trop, tu peux me dire ce qui t'amène. Pendant ce temps, j'achèverai mon ouvrage, ces dames n'aiment pas qu'on les dérange trop longtemps, ni trop souvent car le venin qu'elles sont obligées de retenir les fait vraiment souffrir. »

— Ai-je besoin d'entrer dans tant de détails ? Ma mère a dû vous dire ce qui m'amène.

— Sans doute, mon garçon, mais j'ai besoin de certaines précisions. Est-ce bien, par exemple, le vêtement que tu portes en ce moment que tu avais lorsque tu t'es rendu la dernière fois tu sais où ?

— Oui, c'est le même. Je ne le mets que quand je sors.

— En ce cas, nous allons entrer. J'ai à le visiter. »

Qui fut bien étonnée de voir Antoine pénétrer dans la maison ! Ce fut cette pauvre Nathalie. Elle était si peu préparée à

semblable visite qu'elle faillit lâcher l'assiette qu'elle tenait et qu'elle devint toute pâle.

Mais Antoine n'eut pas l'air de la reconnaître. Il salua négligemment et suivit le père Gény dans son poêle.

La visite des vêtements ne fit rien découvrir d'extraordinaire. Le père Gény paraissait perplexe.

— Je n'y comprends plus rien. Es-tu bien sûr d'avoir tout ce que tu portais ?

Alors un éclair traversa le cerveau d'Antoine : son manteau !

Il raconta alors comment il lui était revenu.

— Et tu l'as jeté sur ton lit ou pendu à un clou dans la chambre où tu dors ?

— Parfaitement.

— Eh bien, va me le chercher. Je serais bien étonné si nous n'y trouvions rien de suspect. »

Quand Antoine fut de retour, le père Gény découvrit, en effet, cousu dans la doublure, une sorte de corps desséché de la grosseur d'un bouton et sur lequel luisait un œil.

— Voici, dit-il, avec un morceau de tête, un œil de crapaud. Tant qu'il serait resté dans ta chambre, la puissance maligne dont on l'a doué t'aurait empêché de fermer les paupières. »

Et ce disant, il jeta l'objet dans le poêle. Il y eut un vif éclat de flamme, un sifflement, un bruit strident dans les tuyaux, comme si un animal griffu s'y fût précipité pour sortir. Un cri rageur comme celui d'un chat pris par la queue dans une porte, remplit la cheminée avant de s'évanouir dans l'air.

— Maintenant, dit le père Gény à Antoine, qui était devenu blafard, tu peux aller dormir. Mais méfie-toi, je serais bien étonné si tu en étais quitte à si bon marché. »



## XIV

Bien que son père ne lui parlât jamais de ses opérations mystérieuses, Nathalie apprit assez vite par sa mère l'objet de la visite d'Antoine. Elle se réjouissait secrètement de le savoir délivré du sort que lui avait certainement jeté la Touêle. Peut-être maintenant finirait-il par lui revenir. Un an déjà était passé depuis la visite des cousins Westermann. Ne les ayant plus revus, les commères commençaient à ne plus parler de son mariage. Mais elle continuait cependant à ne pas recevoir la visite de ses camarades, Julie et Mélie, et cela l'inquiétait.

Antoine devait bien comprendre qu'il n'y avait rien de fait. Il lui était si facile de se renseigner auprès de Nathalie elle-même. Ce n'était pourtant pas à elle à faire les premiers pas.

La saison des roses sanglantes était revenue et un secret espoir faisait que tous les matins, avec un empressement fiévreux, elle ouvrait ses volets. Le même espoir la tenait éveillée une partie de la nuit, guettant les pas furtifs dans le jardin solitaire. Hélas ! c'était tous les jours la même déconvenue. Et la sainte Nathalie passa sans lui apporter le modeste témoignage de fidélité après lequel elle soupirait. Pour comble de disgrâce, voilà que le malheur, qui avait si longtemps respecté son foyer, semblait vouloir s'y abattre pour le détruire.

Sa mère, à la suite d'un chaud et froid, s'était alitée. On croyait à une indisposition passagère. Mais le mal empirant tous les jours, la situation ne tarda pas à devenir critique. Malgré tout le dévouement de sa fille, malgré tous les soins que lui prodiguait son mari, la malade déclinait à vue d'œil. Les lois de la nature se rient de la science la plus profonde.

On sentait la mort roder dans la maison silencieuse et aucun artifice n'était capable de la déjouer. En ces heures tristes, Nathalie eut la consolation de voir combien sa famille comptait de sympathie dans la population. Non seulement les voisines vinrent empressées lui offrir leurs services, mais des coins les plus éloignés de la commune, tous ceux que le père Gény avait obligés, voulurent lui

apporter le témoignage de leur amitié. La mère et les filles Vanesson vinrent régulièrement prendre des nouvelles de la malade. Mais la visite qui émut le plus, profondément le cœur de la jeune fille fut celle de la sœur Euphrasie.

À vrai dire, celle-ci n'avait jamais perdu de vue son élève de prédilection et avait toujours entretenu avec la famille Gény les meilleurs rapports. Cette bonne sœur, malgré sa simplicité d'âme, avait un peu des allures de gendarme, et, bien que profondément croyante, usait quelquefois avec la religion et avec les instructions de son pasteur, d'un sans-gêne qui l'avait rendue populaire parmi les braves gens.

Aux observations de son curé touchant une fréquentation peu orthodoxe, elle avait répondu :

— Laissez-moi faire. Malgré toute votre science, vous n'y connaissez rien.

Peut-être un jour serez-vous le premier à me féliciter de ce que vous appelez mon entêtement. N'en dût-il résulter aucun bien pour la foi, que je n'en continuerais pas moins à fréquenter des gens à qui vous ne pouvez refuser quelque vertu. Tous vos paroissiens sont-ils dignes d'autant d'estime ? Vous pouvez mettre vos menaces à exécution et me faire partir ; mais tant que je serai ici, rien ne m'empêchera d'agir à ma tête. J'ai ma conscience pour moi et ça me suffit. »

Elle vint donc au chevet de la moribonde, et, sans faire acte de prosélytisme, sut trouver les paroles qui consolent et que lui dictait son cœur compatissant.

En ces jours de détresse et de deuil, elle fut surtout pour la fille, l'amie auprès de laquelle on soulage son âme en l'épanchant tout entière.

L'influence de la bonne sœur préparait ainsi entre la mère et la fille des confidences réciproques et l'aveu d'un secret qui, jusqu'alors, n'avait osé se faire jour.

Une nuit que Nathalie seule veillait auprès de sa mère, celle-ci l'appela près d'elle et lui dit :

— Mon enfant, mon heure est venue. À Dieu qui m'appelle, j'ai à rendre grâce de toutes ses bontés. Il m'a fait la vie la moins dure possible. S'il m'a quelquefois frappée, c'est sans doute pour me mieux faire sentir tout le prix de ce qu'il me laissait. Tu as été une fille aimante et dévouée. Ton père a été un mari modèle. Si j'avais, en partant, la consolation de te savoir un tel protecteur, je n'aurais rien à demander. Car lorsque nous ne serons plus là, que deviendras-tu seule dans cette maison ?

— Maman, ma chère maman, que dites-vous ? Mais vous allez guérir ; mais papa est toujours robuste. Nous serons encore longtemps heureux tous les trois. Ne vous fatiguez pas, je vous en prie.

— Non, ma fille, non, les temps sont venus des séparations inévitables. Si, conformément à tes vœux, elles pouvaient être retardées, elles n'en auraient pas moins lieu un jour ou l'autre. Il faut en venir là. Dix ans plus tôt, dix ans plus tard, cela ne compte pas en face de l'éternité. Ne pleure pas, laisse-moi parler ; il faut que ces choses soient dites. Que penses-tu faire ?

— Mais, rien maman ! Attendre !

— Attendre ? Oui, je sais ; sans que tu nous en aies jamais parlé, je connais ton secret. Une mère sait lire dans le cœur de son enfant. Tu aimes Antoine.

— Oui, maman ! »

Et la jeune fille, on proie à une vive émotion, le front sur l'épaule de sa mère, pleurait toutes les larmes qui, depuis tant de jours, gonflaient son cœur.

— Tu n'es pourtant pas sans ignorer tout ce qui s'oppose à l'union que tu désires. D'abord est-tu sûre qu'Antoine pense toujours à toi ? Le pauvre garçon, depuis l'aventure que tu sais, paraît s'abandonner. On le voit souvent dans les cabarets... et ailleurs. Peut-être a-t-il pris goût à la débauche. Et puis, tu connais la mère. Son attachement à sa doctrine la rendra intraitable. Et si, malgré tout, cette union avait lieu, ne crains-tu pas qu'entre ton mari et toi la religion n'élève tôt ou tard une barrière que nul amour ne pourrait abattre ? Ne vois-tu pas que l'éducation de vos enfants pourrait donner lieu à des tiraillements qui nuiraient à la bonne

harmonie de votre ménage ? Pourtant la pensée de te laisser seule dans la vie m'est pénible à cette heure. »

La mère avait fini de parler, épuisée d'un tel effort, et son regard seul, chargé de tendresse et de pitié, semblait suivre sur le visage douloureux de sa fille le combat intérieur qui l'agitait. Celle-ci, de plus en plus émue, se rapprocha encore de sa mère et tout bas, à l'oreille, comme on avoue à confesse, une faute trop lourde, murmura :

— Si je me faisais catholique ?

La mère ne manifesta aucune surprise. Elle s'attendait, semblait-il, à cet aveu.

— Mon enfant, il y a un an, je t'aurais répondu ce que nos aïeules disaient autrefois aux filles de notre race qui manifestaient telle velléité : un jupon retourné ne sera jamais qu'un vêtement de misère. Mais aujourd'hui la conduite de sœur Euphrasie à notre égard et la pensée de ton isolement m'ont fait changer d'idée. S'il me serait pénible d'assister à ton abjuration, je veux bien, lorsque je n'y serai plus, que tu agisses selon ton cœur. Mais il y a ton père. Lui seul est le maître ; lui seul peut te délier d'un serment que nous avons fait pour toi. Quel sentiment l'emportera chez lui : l'amour qu'il a pour toi ou son attachement à notre foi commune ? Tous deux sont également puissants. Si tu poses la question, quelle que soit l'issue du combat qu'ils vont se livrer en son cœur, il en mourra sûrement. »

— Je vous remercie, maman, du sacrifice que vous faites pour moi. Mais si le demander à mon père, c'est lui arracher la vie, je saurai me taire. Je resterai seule ; mais pas plus dans la mort que dans la vie je n'aurai méconnu votre volonté.

— Espère en Dieu, ma fille. S'il estime qu'il n'y a rien de coupable en ton projet, un jour ou l'autre tu le verras réalisé. S'il le jugeait sévèrement, il ne pourrait du moins se refuser de pardonner à une mère qui va quitter son enfant, d'avoir subordonné la foi de ses pères à son amour. »

La mourante s'était tue. Nathalie, le front enfoui dans l'oreiller de sa mère, continuait de pleurer. Minuit sonna à la vieille horloge. Un pas fit craquer les marches de l'escalier et rappela la jeune fille à

la réalité. Lorsque son père entra pour prendre son tour de veille, elle avait essuyé ses yeux. Elle embrassa sa mère plus tendrement encore que d'habitude, et, pendant que le père Gény s'empressait à son tour auprès de la malade, elle s'en fut se réfugier dans sa chambre où l'aube la surprit plongée en son rêve douloureux.

La fatigue d'une telle nuit et peut-être les affres du sacrifice consenti précipitèrent les événements. Vers midi, la mère Gény entra en agonie et elle s'éteignit dans la soirée.

La mère Vanesson, la sœur Euphrasie tirent la toilette de la morte. Puis, selon le rite ordinaire, les glaces furent voilées, l'horloge arrêtée, et la veillée commença. Coutume touchante de nos campagnes à laquelle nul voisin ne pense à se soustraire, de passer auprès des morts les dernières nuits avant leur retour à la terre.

Quand le moment vint, au milieu de la veillée où l'on s'agenouille pour la prière en commun, chacun se regardait embarrassé. Le père Gény comprit, et, ainsi qu'il avait fait pour sa fille, il dit d'un air grave :

— Mes amis, invoquez Dieu pour ma pauvre défunte comme vous savez. Toute prière lui est agréable qui vient d'un cœur fervent. Ne sommes-nous pas tous ses enfants ? ».

Sous le vieux poirier, dans le courtil familial, une nouvelle tombe fut creusée où la mère Gény alla reposer auprès de son fils.

Pendant la cérémonie, peu commune, où le mari de la morte remplissait lui-même le rôle d'officiant, la chose la plus inattendue fut sans doute de voir les blanches ailes d'une cornette de religieuse trancher sur les vêtements en deuil. Car sœur Euphrasie voulut elle-même conduire Nathalie et gravir avec elle son calvaire.

Et quand la foule se fut dispersée, troublée et émue par un tel spectacle, ce fut elle encore qui ramena auprès de son père taciturne la pauvre enfant exténuée dans son foyer silencieux.

Car de jour en jour, plus lentes et plus tristes, vont se traîner les heures que vont vivre là les deux exilés.

## XV

Antoine, dans ces moments pénibles, ne s'était point soustrait aux devoirs que lui imposaient les relations anciennes et les services rendus. Mais rien, dans son attitude réservée, n'avait pu laisser croire à Nathalie qu'un sentiment plus tendre fût mêlé à la pitié qu'il lui avait témoignée. Son amour, son cher amour, allait-il mourir ? Et les paroles de sa mère revenaient sans cesse à l'esprit de la jeune fille : Antoine se débauchait ! Alors la pauvre enfant se sentait si seule et si abandonnée qu'elle désirait mourir aussi.

Le jeune homme, en effet, à la suite de son aventure, après s'être quelque temps tenu pour ainsi dire sur la défensive, s'était laissé reprendre aux attraits du sexe. La fréquentation de la fille du Diable avait éveillé dans son cœur vierge des désirs jusque-là insoupçonnés. On était sûr maintenant de le trouver dans toutes les réunions où la jeunesse a coutume de s'amuser.

Très souvent ces assemblées avaient lieu aux Aulnats, chez la Pichenette. C'était une veuve encore jeune, ayant trois filles toutes assez libres d'allures et toutes également désireuses de se marier.

Aussi les garçons accouraient-ils de loin aux *loures* de la Pichenette. On jouait aux cartes, on buvait dru et la soirée se terminait généralement par des danses. Un vieux ménétrier farceur et grivois, appelé Jougou Steurné, s'en venait exprès des Sèches-Tournées pour réjouir tout ce monde.

Antoine fut bientôt un des assidus de la maison.

Mais voici bien une autre affaire. Un soir que toute cette jeunesse s'en donnait à cœur-joie, un sifflement aigu se fit entendre dans la cuisine proche. On crut aune farce ; on rit de la chose ; le bal fut suspendu et l'on accourut avec une lampe. On ne vit rien ; mais au même moment un bruit pareil s'éleva dans la grange. On y courut : rien. Puis ce fut, dans la cheminée, l'étable et jusque dans le grenier que le siffleur invisible sembla se cacher. Peu à peu, en constatant la tournure que prenait l'événement, les figures s'allongèrent et tous revinrent dans le poêle, déroutés et tremblants, laissant le visiteur mystérieux emplir la maison de son appel

troublant. Vainement Joujou voulu secouer l'inquiétude générale en attaquant un de ses morceaux les plus réputés. Au premier coup d'archet toutes les cordes du crinclin sautèrent. Alors désarçonné à son tour, il s'écria : « Si ce n'est pas de la physique, c'est le diable. Mes enfants, la maison est hantée, sauvons-nous ! » Nul ne se le fit répéter et la sortie eut lieu dans un désordre inexplicable. Car il faut vous dire qu'aussitôt dehors, une grêle de pierres s'abattit sur les fuyards. Aucun ne fut atteint, mais on entendait les projectiles tomber et sonner sur le toit de bardeaux et rejaillir sur les pavés.

Les Pichenettes effrayées allaient aussi abandonner leur maison et s'enfuir. Mais à peine la place fût-elle libre que tout rentra dans l'ordre et que le silence se fit au logis.

L'aventure défraya quelque temps les conversations. Puis, comme rien d'anormal ne se produisait plus chez les Pichenettes, les jeunes gens, de nouveau, voulurent croire à une farce et revinrent à leur rendez-vous. L'étrange manifestation n'eut pas lieu tout d'abord.

Antoine seul se garda de retourner aux Aulnats. Il avait de bonnes raisons de croire que sa présence pouvait amener ces phénomènes qui n'étaient que des manifestations de la haine dont la Touêle le poursuivait.

Pourtant un soir, poussé à bout par les moqueries de ses camarades, qui le traitaient de capon, il se décida à les accompagner. À peine fut-il entré que les mêmes bruits se reproduisirent. L'exode des veilleurs eut lieu dans un désordre encore plus grand que la première fois. Et chacun se promit bien cette fois, Antoine surtout, de ne plus remettre les pieds dans la maison hantée.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de là Pichenette. Et elle s'en alla conter ses mésaventures au père Gény. Il se fit nommer les jeunes gens qui fréquentaient son poêle. Quand elle eut cité Antoine, il comprit.

Alors, tirant de son placard une petite glace, il dit à la visiteuse : « Regardez ce miroir avec attention ; dans un moment vous y verrez paraître l'image de la personne qui vous persécute. » Et il sortit. À peine fut-il dehors que la Pichenette se mit à vociférer : « Ah ! c'est elle ; c'est la Touêle ; je m'en doutais. Tiens,

sorcière ! peau de bouc ! femme du diable ! Tiens ! tiens donc ! » Et, ce disant, elle essayait de planter ses griffes dans l'image qu'elle avait devant elle.

Le père Gény rentrait : « Demain, dit-il, elle passera sur votre porte. Vous verrez comme vous l'avez arrangée. Mais gardez-vous bien de lui parler. »

La figure entourée de langes sanglants, les yeux brillants de haine et de colère impuissante, la Touêle, en effet, comme poussée par une force mystérieuse, s'en vint passer sur la porte de la Pichenette.

L'aventure, comme l'on peut croire, fit du bruit dans la vallée. Des rapprochements furent faits et bientôt apparut la corrélation étroite qui existait entre ces phénomènes et l'équipée d'Antoine. Bientôt la présence de celui-ci éveilla autant de suspicions que celle de la Touêle elle-même. Quand à quelque temps de là, il voulut se présenter, il fut accueilli par un froid significatif. Il comprit que son secret était éventé et, désormais, s'interdit toute fréquentation dans le pays.



## XVI

Mais cette situation ne pouvait se prolonger ; sa solitude lui pesait trop, il fallait en finir. Il prit donc la résolution de se marier. Mais quels combats sa raison n'eut-elle pas à livrer contre son cœur avant de s'arrêter à cette idée. La pensée de Nathalie, loin de s'effacer à la suite de ses disgrâces, n'avait fait que prendre plus d'emprise sur son âme. Il se trouvait dans la situation du voyageur qui, après avoir longtemps tâtonné dans le brouillard, voit tout à coup la route qu'il cherchait resplendir devant lui sous le soleil. Pourquoi ce mariage dont on avait tant parlé était-il venu troubler son amour, mettre le désarroi dans son cœur et tourner d'un autre côté son affection ? Il sentait bien qu'il ne pourrait jamais avoir pour une autre femme l'amour qu'il avait voué à celle-là. Mais sa fierté se révoltait en songeant qu'elle avait pu penser à un autre. Était-il sûr d'ailleurs qu'il eut jamais tenu une place dans sa vie ? Sans doute l'union projetée entre les anabaptistes n'était que différée. Et puis pourquoi vouloir, en introduisant dans sa famille une bru que sa mère ne pourrait supporter, préparer un état de guerre dont tous souffriraient également ? Décidément il avait été bien fou d'attendre jusque-là la réalisation d'un rêve d'enfant, plus fou encore de s'être compromis par dépit auprès des jeunes filles de son entourage. Mais il pouvait chercher plus loin, dans les paroisses voisines. On n'épouse pas toujours la femme qu'on a le mieux aimée et il était en âge de faire un mariage de raison. L'idée lui vint bien que la Touêle pourrait contrecarrer ses projets matrimoniaux. Mais il ne voulut pas s'y arrêter. Il avait d'ailleurs de bonnes raisons de croire que la distance et la dernière mésaventure de la sorcière l'empêcheraient de recommencer.

S'étant ainsi décidé, il chercha dans ses connaissances éloignées une jeune fille dont la situation répondît à la sienne. Au nombre des amis que sa famille invitait autrefois à la fête se trouvait le père Luc, de Mandray. Celui-ci avait une fille avec laquelle les sœurs d'Antoine conservèrent quelques relations et dont depuis quelque temps elles disaient devant lui, beaucoup de bien.

Il résolut donc de se rendre à cette invitation discrète. L'ancienne amitié lui préparait le chemin. Bref, invoquant un prétexte dont la spéciosité n'échappa point à la jeune fille, il se présenta dans la famille. La réception qu'il reçut répondit à ses secrètes espérances ; il crut s'apercevoir à certaines prévenances, que sa présence n'était pas indifférente à Jeanne Luc. Il revint le dimanche suivant, puis toutes les semaines, et, d'un consentement tacite, l'idée d'un mariage possible fit son chemin. Rien n'étant venu jusque-là contrarier ses projets. Antoine se félicitait déjà d'avoir pu enfin échapper aux embûches de la Touêle.

Un dimanche soir qu'il s'en allait joyeux vers Mandray, il rencontra le père Lemoine, un *corté* de Fraize qu'il connaissait bien pour l'avoir plusieurs fois vu venir chez ses parents pour acheter du bétail. Il lui adressa gaiement la parole :

— Bonjour François, où allez-vous comme ça ?

L'autre, au lieu de lui répondre, pressa le pas avec le désir non dissimulé de ne pas entamer la conversation.

Antoine étonné s'acharna.

— Ça ne va donc pas aujourd'hui ? Ou bien est-ce que, sans le savoir, je vous aurais offensé ? »

Nouveau silence et manifestation de plus en plus évidente de la part du voyageur de la volonté de fuir un gêneur.

— Il est fou ou en ribote, se dit Antoine. Et il laissa l'homme prendre les devants. Mais il continuait à le suivre et à le surveiller à distance, intrigué par des manières aussi inattendues chez un homme d'habitude plutôt loquace et jovial.

On arrivait à la Haute-Mandray. Il y avait un moulin dont la roue d'eau passait pour une merveille. D'un diamètre de sept à huit mètres, elle était actionnée par l'eau d'une source que des tuyaux de bois amenaient pour ainsi dire au faite de la maison. Ce jour-là, par extraordinaire, la haute roue était arrêtée. Parvenu auprès, le père Lemoine tira de sa poche un marteau et se mit à planter des clous dedans. Puis il s'en alla sans détourner la tête.

Aussitôt la grande roue se remit à tourner. Que pouvait bien signifier tout ce manège ? Ce n'était pas une réparation qu'il était

venu faire : l'opération avait à peine duré quelques secondes et le père Lemoine n'était ni charron ni mécanicien. De plus en plus intrigué, Antoine se rabattit sur le vieux Daubiné, le meunier. Mais il n'en put rien tirer.

— Hier on m'a demandé comme un service d'arrêter ma roue aujourd'hui à trois heures. J'y ai consenti. Tu as vu ce qui s'est passé. Je n'en sais pas et ne désire pas en savoir davantage ; je ne suis pas curieux. »

Antoine dut se contenter de cela et, comme d'autres soucis occupaient son esprit, après en avoir parlé à quelques personnes, il n'y pensa plus.

L'hiver était venu qui n'arrêtait pas ses visites. Mais pourquoi, les choses étant à ce point avancées, n'avait-il pas encore fait sa demande en mariage ? Quelle force secrète le retenait ou plutôt quelle appréhension ?

Un fait l'avait rendu hésitant.

## XVII

Un dimanche soir, il s'en allait faire sa cour. Il montait la côte qui sépare le Chipal de Mandray. La neige qui venait de tomber était haute et collait aux pieds. La marche était pénible dans ce chemin dépourvu de brisée. Comme la nappe blanche recouvrait toutes choses et s'étendait à l'infini, comme la nuit était descendue, épaissie encore par le brouillard humide qui montait des fonds, il fallait une grande habitude des lieux et une attention soutenue pour ne pas s'égarer.

Mais tout cela n'était pas fait pour rebuter le jeune homme que la chaude réception qui l'attendait allait dédommager amplement de ses peines.

Il allait ainsi lorsqu'il lui sembla apercevoir la silhouette d'un homme encapuchonné qui marchait devant lui. Encouragé par cette présence, il pressa le pas pour le rejoindre. Mais il avait beau faire, la distance qui le séparait du personnage ne semblait pas diminuer. Il appela : « Ohé ! L'homme ! attendez-moi donc ! » Mais, comme s'il s'adressait à un sourd, l'ombre qui marchait devant lui continuait d'avancer, taciturne et silencieuse.

Il pensa alors au père Lemoine. Mais le personnage qu'il avait devant lui était plus grand et plus vieux.

Alors une inquiétude vague lui vint qui grandit au fur et à mesure que cette poursuite dans les ténèbres se poursuivait.

L'atmosphère de surnaturel dans laquelle il vivait depuis quelque temps était bien faite d'ailleurs pour transformer rapidement cette inquiétude en la certitude qu'il était victime de quelque pratique diabolique.

Une sueur froide lui monta au front, ses jambes flageolèrent sous lui et il s'arrêta, en proie à une émotion indicible.

L'ombre était toujours là, indécise et silencieuse. Mais elle s'était arrêtée et cette fois semblait l'attendre. Alors il n'eut plus de doute ; il tomba à genoux et fit le signe de la croix. Il leva les yeux et ne vit plus rien sur la nappe blanche.

Il essaya de se ressaisir et s'aperçut seulement qu'il avait perdu sa route, et, chose plus troublante, que les pas de l'homme qui marchait devant lui n'avaient laissé aucune trace sur la neige.

Alors, toujours tremblant d'émotion il tenta ce qu'il est toujours sage de faire en telle circonstance : il revint sur ses pas. La vue d'un grand cerisier planté au bord de la route le remit dans la bonne voie.

Il se demanda un moment s'il allait rebrousser chemin et rentrer chez lui. Mais il se reprocha cette pensée comme un acte de faiblesse, et, l'amour aidant, il repartit délibérément vers Mandray.

La bonne réception qui l'attendait ne lui laissa pas oublier son aventure. Il eut au moins, quand il l'eut contée, la satisfaction d'être retenu jusqu'au matin, car on ne voulut à aucun prix le laisser s'exposer de nouveau à la rencontre de la nuit.

Quand il rentra au point du jour, il eut la curiosité de rechercher ses traces dans la neige. Il s'aperçut avec stupeur que la vision l'avait entraîné plus de cent mètres à travers champs et qu'il allait droit à la carrière de marbre. Encore quelques pas et il roulait du haut de l'ouverture dans la profondeur béante.

Il comprit par là que la Toêle connaissait ses projets de mariage et allait, par tous les moyens, s'y opposer. Cela le mit dans un grand désarroi et il se demanda s'il fallait encore aller à Mandray. Ne risquait-il pas, se risquant lui-même, d'exposer aussi sa fiancée et ses parents à quelque entreprise diabolique de la part de la sorcière qui le persécutait ?

Mais au point où en étaient les choses, comment rompre ? Faire connaître la vérité ? Il n'oserai! jamais. Car la famille était toujours ignorante de son ancienne liaison avec la fille du Diable. Et c'était merveille que cette nouvelle qui l'eut sans doute fait écarter, ne fût pas encore parvenue aux oreilles de ces gens. Il est tant de bonnes âmes toujours prêtes à rechercher et à jeter dans les familles des brandons de discorde. Antoine, dans la situation où il se trouvait, en arrivait à souhaiter qu'un tel acte charitable se produisît en sa faveur.

Car ses prévisions ne l'avaient pas trompé et c'est malheureusement par une catastrophe que la situation allait se dénouer.

## XVIII

La personne qui semblait le plus tenir au mariage projeté était la mère Luc. Elle était née au Chipal, où elle avait eu pour camarade d'enfance la mère Vanesson. Elle voyait d'un bon œil une union qui resserrerait encore les liens d'amitié qui unissaient depuis si longtemps les deux familles. Elle y tenait d'autant plus que sa fille mariée devait reprendre la maison et qu'elle croyait Antoine capable de la maintenir en prospérité.

Elle avait aussi un fils, mais il était entré dans les ordres. Aussi tous ses espoirs de voir se prolonger la famille se reportaient-ils sur la fille.

Mais la mère Luc fut prise d'un mal étrange. Sans raison apparente, son pied gauche se mit à enfler et nonobstant frictions, bains et emplâtres, l'inflammation monta rapidement et prit tout le membre. La pauvre femme sentait sa jambe brûlante et douloureuse, lourde comme du plomb, prise comme dans un engrenage inexorable où son corps entier menaçait de passer.

On fit venir de Fraize, M. Masson, l'unique médecin du canton, puis quand il eut, à essayer d'enrayer le mal, épuisé toute sa science, on manda de Saint-Dié le docteur Queuche, un thérapeutiste renommé. Rien n'y fit : le mal montait toujours.

Le mari dépêcha alors en pèlerinage, vers Sainte-Claire, en sa chapelle de Bertrimoutier, la mère Evrol, une habituée des sanctuaires fameux. Puis, devant la menace d'un dénouement fatal imminent, il alla en l'église de Mandray, un cierge à la main et dans la forme rituelle, faire vœu de visiter dans l'année de la guérison les sanctuaires des Trois-Epis, en Alsace, et des Ermites, en Suisse. Le secours d'en haut se faisant attendre encore, il se résigna, malgré sa répugnance pour tout ce qui sentait l'hérésie, à faire appeler le père Gény. Il vint, et au premier coup d'œil comprit que le mal venait d'un envoûtement. Il allait opérer selon sa méthode habituelle et le malade, dans sa souffrance, ne trouvait pas la force de refuser un secours d'où qu'il vint.

Mais en ce moment la porte s'ouvrit et un prêtre parut : « Mon fils ! — Maman ! » L'enfant, pâle et ému, se pencha sur le lit et embrassa longuement, éperdument la pauvre créature. La vie, sous ces caresses, sembla revenir à la malade, mais ce fut pour se plaindre douloureusement et pour conjurer son fils de faire un miracle. Et celui-ci dépensait sans compter ces paroles de consolation, ces appels à la résignation apprises au chevet des moribonds. S'il n'avait jusque-là fait appel qu'à son esprit pour ces paroles de circonstance, on sentait ce jour-là qu'elles lui jaillissaient vraiment du cœur par l'accent de douleur humaine et d'amour filial dont elles étaient imprégnées et par les larmes dont elles s'accompagnaient.

C'était un jeune homme dans la force de l'âge, au visage ascétique et osseux, au front volontaire. Ce fils était l'aboutissement de plusieurs générations de paysans honnêtes et croyants. Attaché à l'une des paroisses de la ville prochaine il accomplissait sa mission avec la même ardeur que ses ancêtres mettaient à leur rude travail. La foi resplendissait en ses yeux et c'était un joueur redoutable pour les évadés du dogme et les libres penseurs.

Et voilà qu'au moment où il se relevait, ses yeux, rencontrèrent le regard profond et pénétré de bonté de l'anabaptiste. Il comprit, et, rentrant dans son rôle de prêtre, il lui dit presque durement : « Permettez-moi, Monsieur, de m'étonner de vous trouver ici — Pourquoi donc ? croyez-vous que j'impose ma présence ? Je n'arrive que quand on m'appelle; je ne vais que là où l'on souffre ; je combats la douleur humaine qui a sa source dans les maléfices et si j'y réussis parfois, je n'en tire ni intérêt ni orgueil, n'étant que le modeste instrument de Celui qui peut tout — Comment pouvez-vous vous dire l'instrument de Dieu ! La délégation que j'en ai reçue vaut la vôtre, et il me serait facile d'être cruel et de me venger de votre mépris en vous disant : « Voici un beau champ d'expériences : la maladie de votre mère. Appliquons-y l'un après l'autre notre science et nous verrons qui les puissances mystérieuses favoriseront. — Vous espériez donc réussir à sauver ma mère ? — J'en réponds ! — Mensonge, hypocrisie que tout cela. Ma mère guérira parce qu'elle doit guérir et il ne sera pas dit que le bénéfice en reviendra à un hussite et que ma mère aura exposé son âme et que ce foyer sanctifié par tant de vertus sera profané par des



pratiques hérétiques. — A votre aise. Vous êtes dans la tradition de votre secte : famille, humanité, vérité et charité, tout doit s'incliner devant l'intérêt d'un dogme qu'on veut immuable et pour lequel on allumait autrefois des bûchers et qu'on défend aujourd'hui par l'anathème. Quand le Samaritain secourait un blessé, il ne lui demandait pas au préalable quelle conception il avait de la Divinité. Nous tâchons de faire de même, et, veuillez excuser notre orgueil, nous avons la prétention d'être en cela les véritables dépositaires de la tradition chrétienne imprégnée de tolérance et de bonté. » Et il s'en fut.

Sur la porte, il rencontra le père Luc qui, ayant appris l'arrivée du guérisseur et de son fils, s'empressait de rentrer : « Eh bien, vous partez ? — Oui, votre fils m'a chassé. — Comment ? je vous fais venir et mon fils se permet... Attendez, je vous prie. » Le père Luc était un homme dur devant la volonté de qui tout pliait dans sa maison ; bon catholique sans doute, mais ne permettant pas à la religion d'empiéter sur ses droits. Il faut dire aussi qu'exaspéré par l'inutilité de ses efforts pour sauver sa femme, il n'était pas de ces hommes qui savent se résigner et sentait croître en lui une sourde rancune contre le bon Dieu.

Il y eut dans la maison quelques éclats de voix auxquels se mêla la plainte de la malade, puis le père reparut sur la porte et fit signe au père Gény de venir. Lorsque celui-ci rentra il lut sur les visages de tous une émotion profonde et le fils lui dit : « Monsieur, vous devez comprendre combien les concessions que je fais aux idées de mon père me sont pénibles ; mais ce n'est ni le lieu ni l'heure de résister. Je vous permets donc de pratiquer votre art. Mais je veux assister à l'opération. — Les rôles sont renversés : n'est-ce pas plutôt à moi qu'à vous de poser des conditions ? En tous cas, je ne puis me plier aux vôtres : je ne peux subir aucune contrainte et vous êtes dans un tel état d'esprit que, vous présent, je ne pourrais répondre de rien. L'amour de votre mère exige que vous fassiez encore cette nouvelle concession : vous retirer. — Cela, jamais ! — Alors je n'ai que faire ici. Je regrette d'être la cause de dissensions que je devine et surtout d'avoir pu contribuer à faire souffrir davantage encore une pauvre malade. »

Lui parti, la discussion reprit entre le père et le fils, d'autant plus ardente, d'autant plus pressée que la malade déclinait visiblement. Quelle angoisse dans ce cœur de mère ! Elle ne disait rien, mais son regard chargé de prière muette et de résignation s'attachait avec tant de persistance sur son fils qu'il lui devint impossible de le supporter plus longtemps et qu'il s'enfuit, la laissant avec son père. Seul, dans sa petite chambre, face à face avec sa conscience, il voulut s'interroger. « Sa mère était perdue, il le voyait bien... Si pourtant cette homme était capable de la sauver... Qui sait !... Nous connaissons si peu de chose ! Quel remords l'avenir ne lui gardait-il pas s'il refusait à sa mère cette chance de salut à laquelle elle paraissait se cramponner. Ah ! s'il n'eût pas été prêtre ! Mais le caractère dont il était revêtu lui défendait précisément de consentir à user de ces moyens.

Autrement de quel crime n'allait-il pas se charger ; quel accroc à sa foi ! quel manquement à ses vœux ! Comme il allait se sentir indigne. Quel dilemme ! Mauvais fils ou mauvais prêtre : il n'y avait pas de moyen terme. Vraiment, il ne méritait point cette souffrance, et Dieu ne pouvait crucifier ainsi son serviteur. Il devait guérir sa mère. Il se jeta à genoux, criant sa détresse, essayant de prier.

Mais le drame qui bouleversait son cœur ne lui en laissa pas le répit. Et il se releva, arpentant la chambre à pas saccadés, se frappant le front du poing, cherchant une lumière, une direction dans ce chavirement de toute son âme. La porte s'ouvrit : « Ta mère se meurt ! » Alors il oublia tous les sentiments pour ainsi dire parasites qui obstruaient sa conscience primitive et il redevint l'enfant, le fils de cette chair qui souffrait et se mourait par lui : « Rappelez-le, rappelez-le vite ! »

Et il y eut dans la maison des ordres rapides, des pas pressés qui s'élançent. Maintenant il était là, le front collé à la vitre, guettant le retour de l'exorciseur, impatient de le voir paraître, suppliant Dieu d'attendre et de permettre ce retour avant qu'il fût trop tard. Il revint, mais hélas ! une visiteuse plus rapide était entrée avant lui dans la maison. La mort avait dénoué le drame !

## XIX

Le choc reçu par Antoine fut terrible : le remords et l'épouvante le laissèrent longtemps tout désespéré. Toute idée de mariage fut, de part et d'autre, abandonnée. Le pauvre jeune homme résolut d'en rester là dans ses entreprises matrimoniales et il prit la résolution de ne plus sortir. Mais peu à peu le temps fit son œuvre ; il sentit bientôt la jeunesse indomptable protester en lui et s'il tint bon, il n'en souffrit pas moins cruellement.

Bien qu'il se renfermât avec obstination dans sa maison, maintes circonstances venaient lui rappeler ses déboires et rouvrir avec insistance une blessure qu'il aurait voulu voir se fermer.

Un jour notamment il reçut la visite du père Lemoine le *corté*.

— Mon ami, lui dit celui-ci, voilà longtemps que je remets pour venir te voir, car je te dois une explication. N'est-il pas vrai que tu m'as cru fou le jour où, m'ayant rencontré près du moulin Daubiné, j'ai refusé de te répondre ?

— Votre attitude étrange et tout ce que vous avez fait, pouvaient, il est vrai, permettre toutes les suppositions.

— Quand tu m'auras entendu, tu comprendras et tu m'excuseras.

Figure-toi qu'un jour de foire, étant en tournée, je perdis ma bourse. Sans me flatter, les affaires que je traite sont assez importantes. Aussi, en beaux jaunets, c'était plus de trois mille francs que j'avais semés. Aussitôt que je m'en aperçus, tu penses bien que je fis l'impossible pour les retrouver. Je passai en revue, dans ma pensée, toutes mes opérations et mes démarches de la journée. Et après ces réflexions je demeurai convaincu que j'avais laissé tomber ma bourse dans l'écurie de la mère Hilaire, au moment où je m'accroupissais pour examiner une vache qu'elle voulait vendre.

Je courus chez cette personne, mais naturellement, elle m'affirma qu'elle n'avait rien trouvé. Si ce n'était elle, d'autres en effet avaient pu ramasser le magot. Je fis annoncer ma perte par

Brajon le tambour. Mais-on ne me rapporta rien. Je m'y attendais, car je suis payé, depuis longtemps, pour n'avoir pas confiance dans la loyauté de trop de gens. Que faire ? Ma femme me conseilla d'aller aux Aulnes consulter Passe-Lacet, un sorcier que tu connais bien. Après m'avoir bien questionné et s'être livré devant son feu à maintes simagrées, il se déclara impuissant à faire rentrer mon argent. Pourtant il n'a pas son pareil pour guérir de la défaite, de l'arête et du carreau et pour conjurer les sorts. Mais mon affaire passait son savoir.

C'est alors que je pensais à Gény, l'anabaptiste. On m'en avait dit tant de merveilles ! Je le connaissais d'ailleurs pour avoir fait marché plusieurs fois avec lui. Je vins donc le trouver et contai mon histoire.

— Tenez, me dit-il, quand il m'eut entendu, voici quatre clous provenant d'un vieux cercueil. Demain, à trois heures, allez vous-même les planter dans la roue d'un moulin. Avant que l'opération ait réussi, gardez-vous de causer de la chose à qui que ce soit. Tel sera votre rôle ; moi, je me charge du reste. »

Planter quatre clous dans une roue de moulin en marche, cela n'est pas précisément facile. Aussi, en sortant de chez le père Gény, je m'en allai directement trouver le meunier qui moud nos fournées et le priai d'arrêter sa mécanique pour l'heure indiquée.

Tu comprends pourquoi, le jour où tu m'as rencontré et bien que la langue me démangeât, je filais comme un lièvre pour échapper à tes questions. Tu devines aussi ce que j'allais faire au moulin.

Maintenant tu serais peut-être curieux de connaître la fin de l'histoire. Elle est intéressante.

À peine étais-je rentré à la maison que nous entendîmes, ma femme et moi, des plaintes véhémentes venir du chemin creux qui conduit chez nous. C'était la femme Hilaire, échevelée, comme égarée, qui s'en venait aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes et la pente ruelle gravissait. On aurait dit que mes quatre clous lui étaient entrés dans le corps et qu'elle avait hâte en arrivant de s'en débarrasser. Elle n'entra pourtant point ; elle fit un tour sur le pavé et nous la vîmes s'en retourner l'air profondément lasse, furtive et honteuse le long des haies. Tu comprends que nous

n'avions pas osé nous montrer et que nous nous étions contentés de la suivre des yeux à travers nos rideaux. Elle partie, nous fûmes vite dehors. Malgré, nos recherches, nous ne vîmes rien et nous nous demandions ce qu'elle était venue faire.

Mais le lendemain tout s'expliqua. Ma femme, en portant la provende au bétail trouva la bourse qu'on avait glissée sous la porte de la grange. Le compte fait, il n'y manquait rien. Seulement un détail venait confirmer mes suppositions. La bourse était bien tombée dans le fumier. En mondant l'étable, la mère Hilaire l'avait amenée au bout de son croc ainsi qu'en témoignait une déchirure du cuir.

N'est-ce pas merveilleux ! Et le plus fort c'est que le père Gény n'a rien voulu recevoir pour prix de ses services. Je lui aurais pourtant donné volontiers la moitié du magot tellement j'étais content.

Vous avez de la chance d'avoir comme voisin un homme pareil : affable, serviable et bon comme le pain.

Et sa fille, quelle gentille enfant ! Et avec cela de la santé et de la joliesse, sans compter les écus que ne manquera pas de laisser son père. Il y a bien la religion, mais crois-tu qu'un brave garçon de catholique qui saurait lui plaire trouverait là un obstacle bien sérieux. J'ai dans ma vie conclu des arrangements plus difficiles. Je sais bien, si j'avais un fils en âge de prendre une femme ce que je lui conseillerais. C'est te dire que je ne comprends guère que, ayant un pareil trésor à sa portée, on s'en aille quérir à Mandray et ailleurs. »

Cette allusion directe aux démarches matrimoniales d'Antoine, loin de tirer de celui-ci les protestations que le père Lemoine attendait, émurent profondément le jeune homme. Il se contenta de murmurer :

— C'est vrai, François. Mais il y a bien des choses que vous ne savez pas et qui se mettraient en travers d'un tel projet. La première c'est que Nathalie doit être fiancée depuis près de deux ans à un jeune anabaptiste.

— Je ne sais rien en effet. Et si je t'en parle aussi bellement, je devrais dire aussi brutalement, c'est que je n'ai pas pour habitude de

tant remuer le balai avant de m'en servir. Je trouve que cette femme te convient à merveille et je te le dis.

Maintenant, si je ne sais pas tout, je n'ai pourtant pas les yeux dans ma poche et je sais m'en servir.

Deux ans, dis-tu, qu'elle est promise. C'est longtemps attendre, crois-moi, pour bâcler un mariage. Quand on a de l'amitié l'un pour l'autre, on n'a pas une telle patience. J'ai connu ma femme six semaines avant notre mariage ; ; si ma belle-mère était parvenue, ainsi qu'elle en manifestait le désir, à prolonger l'attente, j'aurais bel et bien enlevé sa fille.

— Tout le monde n'a pas votre fougue, père François, et vous oubliez que pour faire des coups comme ça, il faut être deux.

— Et tu oublies, toi, qu'une fille qui est décidée à en faire à sa tête est plus déterminée qu'un garçon. Mais trêve de plaisanterie, parlons sérieusement. Je te le disais donc que j'ai de bons yeux et j'ai aussi, surtout quand elle est mouillée, une langue qu'on ne retient pas facilement. Te dirai-je que je me suis laissé aller à plaisanter — oh ! très discrètement — mademoiselle Gény sur l'opportunité qu'il y aurait pour elle de prendre un mari. Mon âge et ma qualité de vieil habitué de la maison m'autorisaient à prendre cette liberté. Sais-tu ce qu'elle m'a répondu en riant :

— Je veux bien : mais trouvez-m'en un père François. »

Cette réponse était attendue, car elle est classique comme dit notre vieux maître d'école. Mais, je ne sais pourquoi l'idée m'est venue de parler de toi. Car il n'y a pas à dire, vous vous convenez comme le gant à la main.

— Et que vous a-t-elle dit ?

— Oh ! rien, absolument rien. Mas ce que j'ai vu valait peut-être mieux que de longs discours. Elle s'est mise à rougir, à rougir, que c'était un vrai soleil, Elle a baissé la tête. Je n'ai su si c'était pour pleurer ou pour cacher son trouble, car le père Gény remontait de la cave avec une *anglaise*, et elle s'est sauvée dans sa chambre. Un moment après, je l'ai entendue qui se mouchait à mouchoir que veux-tu. Et bien, mon vieil ami, que penses-tu de cela ? Je te crois assez intelligent et assez luron pour tirer la conclusion.

C'est tout ce que j'avais à te dire. Au revoir. »

On comprendra dans quel état de bouleversement cette révélation avait mis le jeune homme. Le père Lemoine était déjà loin qu'il n'avait pas encore songé à lui répondre. Dans ce qu'il ressentait il y avait une joie secrète et profonde. Toutes les craintes qui lui avaient fait commettre tant de sottises, tous les sentiments parasites avec lesquels il avait abusé son cœur, tout cela semblait s'être dissipé comme une fumée pour lui laisser apparaître la profondeur jusque-là insoupçonnée de son amour pour Nathalie. Les obstacles qu'il restait encore à vaincre, il voulait aujourd'hui les ignorer pour se délecter tout entier à la douceur de cette parole : elle m'aime ! Qu'il ne se lassait pas de se répéter tout bas. Ah ! comme elle était payée de retour et qu'il lui tardait de le lui faire savoir. Et puis, comme si tous les bonheurs lui arrivaient ensemble, une autre considération vint lui raffermir le cœur : « Au moins, pensait-il, si je me lie avec Nathalie, la Toêle n'osera pas continuer à me poursuivre de ses maléfices. Elle a trop peur du père Gény. Allons, je finirai peut-être par échapper enfin aux conséquences de ma sottise et par finir comme les autres garçons à me caser honorablement. »

Il ne songeait pas que d'autres que lui avaient souffert et souffraient encore de ses fredaines. Le bonheur, souvent, rend égoïste.

## XX

On se tromperait fort si l'on croyait que les manifestations d'une puissance occulte et malfaisante se bornaient aux faits que nous venons de raconter.

Il y avait alors dans ce malheureux pays comme une résurrection d'un état d'âme antérieur. Dans les époques troubles, en effet, la peur du diable, comme une maladie épidémique, tourmentait l'humanité anémiée.

Sorts, visions, maléfices, formaient le fonds des conversations dans les *loures* et les *couarails*. Dans la moindre indisposition chez les gens ou chez les bêtes on croyait discerner aussitôt une intervention diabolique. Et les coupeurs du secret ne chômaient guère.

Il est certain que bien des gens mal intentionnés profitaient de cette tournure d'esprit pour se venger ou s'ébaudir aux dépens du prochain. Une betterave rouge creusée où brûlait une chandelle et rencontrée la nuit à l'embranchement d'un chemin, un bruit de ferrailles remués dans un grenier, c'était suffisant pour donner naissance aux contes les plus extravagants.

Les faits les plus simples se déformaient et l'apparence pratique que parfois on avait voulu leur donner tournait au bénéfice de Satan lui-même. Témoin cette aventure qui arriva au curé de M... Ce brave homme s'était mis dans la tête d'obtenir des réparations qu'il jugeait urgentes à son *moté*. Mais ceux qui tenaient les cordons de la bourse communale s'obstinait à ne pas les dénouer. Alors, dans les combles de l'édifice, il échafauda en équilibre instable toutes sortes d'objets hétéroclites. Le système basculerait à la rupture d'un fil fixé à une bougie allumée. Le vacarme qui en résulterait devait, dans l'esprit de l'inventeur, faire croire à l'écroulement prochain du monument et en hâter la réfection. Le raffut se produisit en effet le dimanche pendant la grand'messe. Une panique indescriptible eut lieu qui vida l'église en un clin d'œil.

Mais le résultat ne fut pas celui qu'en attendait l'auteur. Le bruit courut aussitôt que l'église était hantée et les fidèles hésitèrent longtemps à y revenir.



On venait souvent consulter le père Gény. Mais avec sa science particulière il n'intervenait que rarement, et pour ainsi dire à son corps défendant. On eût dit que plus il avançait en âge, plus cette science lui devenait pesante.

Sa fille, émerveillée des résultats qu'il obtenait, manifesta un jour le désir d'être initiée. Il la regarda tristement et répondit :

— Ma fille, ce que tu me demandes est impossible. Je t'aime trop pour te charger de secrets qui pourraient faire de toi un être à part dans la vie et t'imposer des devoirs parfois pénibles. D'ailleurs les révélations que je pourrais te faire sont un legs des ancêtres ; quelques rares initiés en ont la charge afin qu'ils ne s'évadent point de notre secte. J'ai d'autant moins le droit de te les confier que j'ignore quel avenir te réserve ton isolement dans ce pays.

Ainsi, dans cette réponse, transparaissent les secrètes pensées du père : quand il ne serait plus, sa fille, que l'éducation avait déjà faite si différente de lui-même, se détacherait peu à peu de sa religion primitive et, le cœur gros, il s'y résignait.

Et la vie passait, monotone et grise, pour ces deux êtres devant qui l'avenir posait ce problème douloureux. Mais leur mutuelle affection n'en souffrait point. Au contraire : plus l'inévitable semblait se rapprocher, plus ils sentaient instinctivement le besoin de s'appuyer l'un sur l'autre. Le père était moins distant et la fille avait, avec ce vieux qui l'adorait, des abandons d'enfant. Mais son secret, son cher secret, n'avait pu jusque-là s'échapper de ses lèvres. Était-ce d'ailleurs bien nécessaire ? Le vieillard si perspicace ne lisait-il pas mieux qu'elle-même dans le cœur de sa fille ? D'ailleurs, et à part l'hiver, l'exploitation de la petite ferme ne laissait point de temps pour des rêveries déprimantes. Levée dès la première heure, Nathalie courait de l'étable à la cuisine, sarclait le jardin, coulait les lessives.

Pendant ce temps, son père, avec quelque manœuvre, s'en allait vers le champ ou vers la prairie. Quand il rentrait à midi, tout était rangé dans la maison et la soupe fumait sur la table.

L'âpreté du climat, la pauvreté de la terre nourricière, faisaient en ce temps-là la vie dure au paysan des Vosges. Et la femme, bien

souvent, devait, au delà de ses forces, apporter sa contribution d'efforts pour tirer de ce sol avare la subsistance d'une famille nombreuse. Depuis, l'industrie et les progrès agricoles ont apporté dans nos vallées un peu plus de bien-être.

Bientôt nous ne verrons plus la femme, pieds nus dans la rosée, chasser les bœufs devant la charrue, piocher la terre, charger les chariots, porter des charges. Le foyer gardera la mère et la jeune fille ; les soins domestiques pour lesquels elles sont faites mettront plus de confort et de joie dans la maison, de charme dans les ménages.

Le père Gény n'avait jamais astreint son épouse et sa fille aux durs travaux des champs. L'aisance relative dont il jouissait lui permettait de se conformer ainsi aux préceptes d'une religion où le rôle de la femme est magnifié.

Nathalie cependant savait au besoin tout comme les autres, se servir d'un outil. Il n'était pas, notamment, une corvée à laquelle elle ne tint à prendre part.

## XXI

Cette habitude des corvées qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans la montagne, n'est point, comme son nom pourrait le faire croire, une survivance des mœurs féodales. C'est la mise en pratique du sentiment de solidarité et de fraternité qui unissait à l'origine les habitants d'une même vallée.

Séparés du reste du monde par des forêts et des distances considérables, les membres de chaque communauté ne s'assuraient quelque sécurité et la chance de résister à la dureté de l'existence que par une entr'aide étroite.

D'un autre côté, la plus grande partie des terres étant encore dans l'indivision, l'exploitation s'en faisait souvent en commun.

De là ces réunions à jour et heure fixés d'avance pour un travail profitable à toute la communauté ou pour secourir un membre malade, dans le besoin ou victime d'un sinistré.

J'ai encore vu des corvées pour relever une maison incendiée ou plus simplement un toit emporté par la tempête. Mais la plupart du temps elles ont lieu pour la rentrée des fourrages, des seigles ou des pommes de terre. Le jour choisi est généralement le dimanche. Nos paysans encore si attachés aux pratiques religieuses ne se font pas scrupule de violer le repos dominical pour accomplir cet acte charitable. Autrefois même la corvée était annoncée au prône. Inutile d'ajouter que tout ce travail s'accomplit gratuitement. L'initiative ne vient pas toujours de l'intéressé, mais le plus souvent d'un voisin compatissant qui se charge de faire le tour du hameau pour solliciter les concours bénévoles. Chercher à s'y soustraire serait s'attirer le mépris public. On n'admettait même pas que des gens en froid avec l'intéressé s'abstinsent, sous ce prétexte, de contribuer à cette acte de solidarité.

Il advint donc que le Charbouni fit une corvée pour faucher ses maigres pâturaux. Le pauvre homme, qui s'était blessé en forêt, était resté alité une partie de l'année et n'avait pu rentrer ses fourrages. Au jour dit, dès la pointe du jour, plus de vingt faucheurs étaient à l'œuvre. Les ouvriers alignés dans la côte se démenaient à

qui mieux mieux. Dans ces sortes de travaux, c'est une question d'amour-propre de ne pas se laisser distancer.

Aussi les faux, battues la veille, passaient-elles avec souplesse dans les foins mûrs et les andains succédaient aux andains. Les pierres rapides raclant l'acier, les crissements des lames et les gais propos qui s'échangeaient d'un bout à l'autre du pré, faisaient dans le matin brumeux un joyeux tapage. En tête du monôme était Antoine, dont l'outil alerte semblait mener le concert. C'est que, ce jour-là, le pauvre garçon semblait avoir recouvré toute sa gaîté. Ceux qui s'en fussent étonnés ne savaient pas que l'herbe étant coupée, au nombre des faneuses de corvée qui allaient venir à leur tour répandre les andains se trouverait sûrement Nathalie. C'est qu'il s'était bien promis de profiter de l'occasion pour lui causer sérieusement et s'assurer si les pronostics du père Lemoine avaient des chances de se réaliser.

Vers sept heures, elles commencèrent à arriver une à une, le plus souvent en groupe. Les vieilles étaient accoutrées à l'ancienne mode du pays : jupon court et justaucorps en *drabure* ou *mohure* avec le grand fichu blanc serré par les coins dans la ceinture, et l'immense halette en paille. Les plus jeunes qui commençaient déjà à s'évader des antiques usages, portaient des caracos blancs à larges manches et leur chapeau s'ornaient de rubans multicolores. Leurs sabots blancs bien récurés témoignaient du souci de paraître avec tous leurs avantages dans cette réunion où tant de joyeux garçons s'étaient donné rendez-vous.

Soulevée par les râteaux légers, l'herbe voltigeait dans l'air, puis s'étalait en nappe uniforme sur le gazon. Une grande partie des andains se trouvait ainsi répandue : les faucheurs, ayant terminé leur tâche, tondaient les rotes, puis se dirigeait vers le buisson où la *marande* était au frais. Nathalie n'avait pas encore paru. Faudrait-il s'en aller sans l'avoir vue ? Antoine, pour gagner du temps, s'assit sur une sente et se mit à battre sa faux. Mais il était si peu à son occupation, son regard distrait suivait si peu l'ouvrage que le marteau à plusieurs reprises, lui tombait sur les doigts.

Enfin, tout là-bas, derrière les aulnes de la vallée, l'apparition d'un corsage blanc fit, dans sa poitrine, palpiter le cœur du jeune homme. Alors la lame battue se mit à tinter gaiement sur l'enclume.

Sans nul doute, la jeune fille s'attendait à le trouver là et si elle était si rose en arrivant dans la prairie, ce n'était pas tant la hâte qu'elle avait mise pour venir que l'émotion qu'elle venait de ressentir en l'apercevant.

Antoine comparait *in petto* toutes les jeunes filles du hameau en ce moment réunies dans ce coin de prairie, et aucune pour lui ne pouvait rivaliser de grâce et de beauté avec Nathalie. Celle-ci, tout en faisant danser l'herbe aux dents de son râteau, coulait des regards furtifs vers la sente où Antoine, son travail terminé, remontait son outil. Les cœurs s'appelaient, se précipitaient l'un vers l'autre. Pourtant, l'approche eut lieu, précautionneuse et calculée, comme celle de gens qui ne sont pas sûrs de leurs sentiments réciproques. Et puis il y avait tant d'yeux ouverts dont il fallait dépister la malice en mettant sur le compte du hasard cette rencontre tant désirée.

Antoine, en flânôchant, suivait la lisière du pré. Il calculait si bien le temps que mettrait Nathalie pour arriver au bout de son andain qu'il se trouva là en même temps qu'elle.

— Bonjour, Nathalie !

Elle leva sur lui ses grands yeux bleus, rougit jusqu'aux oreilles et répondit d'une voix qu'elle s'essayait en vain d'affermir :

— Bonjour, Antoine !

Lui, gauchement, cherchant ses mots :

— Vous êtes bien jolie ce matin.

— Ce matin seulement ?

— Oh ! depuis toujours, Nathalie.

— Vous êtes un flatteur, Antoine. Et puis on dirait que vous vous en apercevez seulement. Il y en a pourtant que vous avez trouvées plus agréable que moi. »

Cette attaque directe le désarçonna. La jeune fille, gênée, se remit à faner. Alors lui, soudain décidé :

— Nathalie, j'ai à vous parler. Quand vous reverrai-je ?

Elle comprit : le râteau, faillit échapper aux bras inertes et elle murmura :

— Ce soir, au retour de la corvée. »

Il s'en alla pendant que le râteau, machinalement, se remettait à danser. L'herbe, gauchement remuée, tomba en nappe verte sur le chapeau, sur les épaules et sur un corsage où un pauvre petit cœur faisait : toc, toc.

Les rires fusèrent dans la prairie, les plaisanteries se croisèrent. Mais les deux amoureux n'en avaient cure. Et le ciel, en tombant, ne les eût pas tirés de leur muette extase.

## XXII

Les jours, à la fin de juin, sont longs et chauds, et il ne faut pas plus d'une journée pour faire du foin.

Aussi, grâce au nombre et à la diligence des faneuses, le soir, le pré du Charbouni, tondu le matin, était râtelé et couvert de distance en distance de hauts *moîtes*. La pente étant trop rapide pour permettre aux chariots d'y accéder, des hommes s'en venaient avec des cordes, empaquetaient le foin, et, sous la charge où ils disparaissaient, montaient la récolte à la petite ferme. Et les ouvrières, lentement, quittaient le pré, et s'égrenaient dans toutes les directions. Nathalie avait en sorte de rester la dernière, et maintenant, le long des aulnes qui bordaient la Morte, elle s'en allait l'esprit préoccupé.

Au moment où elle s'apprêtait à franchir le ruisseau sur un pont de bois, Antoine, caché sous les branches, se leva devant elle, étendit les bras en disant : « On ne passe pas ! » Ils se mirent à rire tous les deux, puis se turent un moment, embarrassés. Elle s'était arrêtée et attendait, profondément troublée. La verdure la couvrait de son ombre, que le couchant épaississait encore. Personne dans les environs. Nul bruit, si ce n'est celui de la petite rivière clapotant sur les cailloux. Cette fin de jour si chaud dans la fraîcheur de l'ombre et des eaux, était délicieuse. Nul endroit, nul moment plus favorables à un rendez-vous. La nature, complice de leur amour timide, déployait tous ses charmes. Il se décida.

— Vous souvient-il, Nathalie, de l'époque où nous allions à l'école ensemble ?

— Oh ! oui, c'était le beau temps !

— Je vous aimais bien et je crois que vous aviez aussi pour moi quelque amitié.

— C'est vrai, Antoine.

— En devenant grand ce sentiment n'a fait que croître. Votre pensée m'occupait nuit et jour et tous mes espoirs de jeunesse se

résumaient dans celui de mériter votre amour et votre main. De tout cela, vous êtes-vous jamais doutée, Nathalie ?

— Je m'en doutais.

— Vous vous en doutiez, mais j'ignorais si mes sentiments étaient partagés. À mes discrètes avances, vous n'avez point répondu.

— Vous ne m'en avez point procuré l'occasion.

— Avez-vous trouvé les fleurs que je déposais sous votre fenêtre et saviez-vous qui les apportait ?

— Je le savais et ces fleurs je les ai conservées.

— Vous m'aimiez donc ?

— Je vous aimais !

— Oh ! Nathalie, pardonnez-moi, j'ai douté de vous. Alors, ce mariage qu'on avait annoncé avec un autre ?

— Jamais il ne se fera. Au lieu de vous fier à tous les racontars, vous auriez dû franchement vous adresser à moi.

— Je n'osais pas, ou plutôt un faux amour-propre me le défendait. J'ai eu tort, je l'avoue, cent fois tort. Si j'avais été moins fier, bien des événements regrettables où votre père eut à intervenir n'eussent pas eu lieu et je n'aurais pas à m'accuser aujourd'hui d'avoir causé de la peine à tant de personnes.

— Cela a commencé le jour de la fête.

— Oui, Nathalie, c'est à ce moment que, de dépit, j'ai commis ma première sottise. Et pourtant votre voix dans la nuit aurait dû m'avertir de vos sentiments et m'empêcher de m'engager plus avant.

— Vous m'avez entendue ?

— Oui j'étais sur la route, à cent pas de chez vous. J'allais consommer ma faute, lorsque, deux fois de suite et distinctement, je vous entendue m'appeler.

— Antoine, ce n'est pas ma voix, mais c'est mon cœur torturé que vous avez entendu. Car, dans cette nuit fatale, ma pensée vous suivait pour ainsi dire pas à pas et j'avais l'intuition que l'irréparable allait se commettre, quand, sautant de mon lit, je me



suis mise à genoux et, toute ma volonté tendue vers vous, je vous ai appelée.

— Nathalie ! Nathalie ! mon cher amour, pourrez-vous jamais me pardonner et m'aimer encore, n'aimer que moi, m'aimer comme je vous ai toujours aimée ?

— C'est pour n'avoir aimé que vous que je ne me suis point mariée, malgré le désir de mes parents. C'est parce que je n'aimerai jamais que vous que je resterai vieille fille.

— Rester vieille fille ! Mais Nathalie, quand on a autant d'amour l'un pour l'autre, on se marie. Avec l'espoir de faire un jour de vous ma petite femme, je n'ai nul souci, moi, de rester garçon.

— Vous oubliez, Antoine, tout ce qui s'oppose à notre union. Mon père... votre mère...

— C'est vrai, Nathalie, mais est-il un obstacle que l'amour ne puisse vaincre ? Et puis nous sommes jeunes, tout l'avenir nous est ouvert. Aujourd'hui je ne vous demande qu'une chose, c'est de me laisser espérer.

— Espérez ! »

Maintenant ils se taisaient, ayant trop de choses à se dire. Il lui avait pris la taille et la serrait sur sa poitrine. Sous cette étreinte ineffable, ses yeux se fermaient, elle défaillait. Leurs lèvres fiévreuses allaient se souder pour ce baiser de fiançailles qu'elle attendait depuis si longtemps, lorsqu'un cri rauque, un cri de bête blessée, les rappela à la réalité. Là dans le fourré dont l'ombre les abritait, une créature échevelée, hagarde, s'était levée et les regardait. La fille du Diable !

## XXIII

Ce ne fut que partie remise. Cette année-là, les roses sanglantes eurent une floraison superbe. La veille de la fête de Nathalie, à travers le jardin du père Gény, comme autrefois, Antoine, muni d'un gros bouquet s'était glissé. Mais les volets de la jeune fille n'étaient plus fermés. Elle était là, penchée à la fenêtre, plus belle encore depuis que l'amour vainqueur réjouissait son cœur.

Elle sourit et simplement murmura :

— Je vous attendais !

Et dans le silence religieux de la nuit, au-dessus de la tombe où dormait sa mère, comme pour la prendre à témoin d'un serment qu'elle l'avait autorisée à prononcer, elle tendit son front à l'élu.

Avec quelle ferveur, en cette heure inoubliable, ils prièrent Sainte-Nathalie de bénir leurs chères amours et leurs fragiles espoirs ! Avec quelle volonté de vaincre les obstacles que le sort dressait devant eux, ils se jurèrent une éternelle affection !

Tard dans la nuit, Antoine regagna le Chival. Le ciel resplendissait d'étoiles ; la terre était parée comme pour une fête ; le râle léger des tritons montait dans le murmure des eaux ; l'air tiède et embaumé lui caressait le visage ; un joyeux hosanna chantait en son cœur. La vie est belle à vingt ans !

Après tant de semaines passées dans un mutisme douloureux, cette joie qui débordait de lui, étonna les siens. Ses sœurs, les fines mouches eurent bientôt découvert les causes d'un tel revirement. Antoine était le point de mire de bien des beaux yeux. Et ses courtes relations avec Nathalie firent bientôt l'objet des confidences que se chuchotent les jeunes filles en mal de mariage. Aux allusions plus ou moins directes de ses sœurs et de ses voisins, l'heureux garçon n'avait que des réponses évasives. Comme un avare dérobe son trésor à tous les regards, il tenait caché son cher amour. Il avait à cela plusieurs raisons. Nathalie lui, avait déclaré que tant que son père vivrait elle conserverait sa foi, et que, d'un autre côté, elle ne consentirait jamais à entrer dans la famille d'Antoine sans le

consentement de sa mère. La réalisation de leurs vœux était donc remise à une date peut-être assez éloignée. Nathalie était trop sérieuse, malgré la profondeur du sentiment dont elle était touchée, et elle tenait trop à sa réputation, pour entretenir si longtemps d'avance, au vu et au su de tout le monde, des relations suivies avec celui qu'elle considérait comme son fiancé. Antoine avait reçu ordre — avec quel regret ! — d'attendre à des temps meilleurs pour faire sa cour.

Il n'avait pu cependant s'empêcher de causer à sa mère de ses nouvelles amours, et la pauvre femme, aux idées de laquelle tant d'expériences malheureuses avaient donné une autre tournure, n'avait pu que se féliciter tout bas du choix de son fils. Un rien la déciderait.

L'automne se passa, puis l'hiver. Le père Gény, visiblement, déclinait. Au printemps, sentant qu'il ne pourrait plus continuer son exploitation, ou plutôt pour faire une dernière tentative en vue de prévenir l'apostasie qu'il prévoyait, il parla de vendre ses terres et de s'en retourner là-bas, au pays de Schirmeck où demeuraient ses frères.

Nathalie, comme on s'en doute, trouva toutes sortes d'arguments à lui opposer dont le principal fut qu'il ne fallait pas laisser à l'abandon les tombes des pauvres exilés qui dormaient dans le jardin.

Mais de son amour, qui aussi véhémentement protestait contre ce départ, elle ne dit encore rien.

Le père vaincu se contenta de murmurer :

— C'est bien, je mourrai ici, et moi aussi on m'ensevelira dans le courtil. Et, puisque tu es à ce point attachée à cette terre, tu resteras pour veiller sur nous. »

On loua les terres, le bétail fut vendu. Et sur ce vieux, qui ne pouvait plus quitter le coin de l'âtre, et cette jeune fille dont la vigoureuse jeunesse, par devoir se claustrait, la maison se ferma à la vie extérieure.

Le printemps revint. Assis devant sa fenêtre, le vieillard restait des heures à contempler la montagne et la vallée, les molles ondulations des champs qu'il avait fécondés de ses sueurs et les

nuages qui s'en allaient sur l'aile des brises, là-bas vers le pays d'outre-monts, berceau de sa race, où rien de lui ne reviendrait.

Alors, la tête penchée sur ses mains jointes que couvrait ses longs cheveux blancs, il priait.

Le printemps passa. Mais les roses sanglantes n'avaient pas encore refleurie que l'inévitable se produisit.

## XXIV

Un matin qu'il tardait à se lever, Nathalie alla frapper à la porte de son père. N'obtenant pas de réponse et prise d'appréhension, elle ouvrit.

Le vieillard était immobile dans son lit. Une attaque d'apoplexie l'avait frappé dans la nuit. Les yeux vivaient encore, mais tout un côté du corps ainsi que la langue étaient paralysés.

La pauvre enfant se jeta sur lui en pleurant. Le regard prit une expression de tendresse infinie ; les lèvres se contractèrent vainement : aucune parole n'y monta.

Alors, de son bras libre, le mourant désigna à sa fille le tiroir du petit secrétaire où il avait pour habitude de serrer ses papiers. Elle y courut ; au-dessus du contenu, une grande feuille s'étalait où le père Gény avait écrit en gros caractères : « Ma chère enfant, dans le cas où la mort me surprendrait, je veux te marquer ici. mes dernières volontés.

Brûle sans l'ouvrir et surtout sans le confier à personne mon livre noir avec tous les papiers qu'il contient, lié d'un ruban au fond de ce tiroir. Dépêche quelqu'un vers le Révérend Muller, à Prayez, afin qu'il vienne bénir mon cercueil.

Je veux reposer près de ta mère et de ton frère. Veille sur nous.

Quant à toi, chère enfant, je connais ton secret ; ta mère me l'a confié. Je te remercie d'avoir su patienter pour ne pas m'imposer un sacrifice trop dur. Quand je ne serai plus, va où ton cœur t'appelle. S'il le faut, je te délie du serment que nous avons prononcé pour toi et que nous t'avons fait renouveler à l'âge de raison, de rester fidèle à la foi des ancêtres.

Nous t'avons bien aimée. Garde notre mémoire. »

Elle lut sans trop comprendre, tant elle était bouleversée, et se hâta de revenir vers le mourant. Mais celui-ci, réunissant ses dernières forces, de la main insistait, désignant par la porte ouverte,

l'âtre qui flamboyait dans la cuisine. Elle comprit, retourna au secrétaire, prit le livre noir et alla le jeter dans les flammes, puis elle courut appeler à l'aide.

Quand elle rentra, son père apaisé, de son regard mourant suivait dans l'âtre le travail du feu. Ainsi furent détruites irréparablement les conquêtes de cette science dont les secrets redoutables avaient été arrachés au cours des âges aux puissances mystérieuses par la religiosité exacerbée des disciples de Jean de Leyde.

Lorsque tout fut fini, et comme si le dépositaire avait attendu cette disparition pour s'en aller lui-même, l'œil devint atone, le souffle se fit pénible et bruyant, le malade perdit connaissance. À midi, tout était consommé.

Malgré sa douleur, Nathalie eut à faire face à tous les devoirs que lui imposaient les circonstances. Elle put heureusement compter sur le concours de nombreux amis de la famille. Antoine, étant accouru l'un des premiers, se chargea d'aller, avec la voiture du maire, chercher à Prayez celui que l'on appelait là-bas l'évêque des anabaptistes. Le voyage était long, mais que n'eut-il pas accepté de faire pour obliger celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée. Il fit telle diligence que le lendemain soir il était de retour, ayant accompli toute sa mission.

Le Révèrent Muller était un vieillard long et sec, à la figure anguleuse et ascétique. Mais sous ces dehors froids, le cœur était brûlant de charité.

Il prodigua à Nathalie les consolations et les encouragements que lui dictait sa conscience de pasteur. Puis, se faisant paternel, il lui proposa de la ramener là-bas, au milieu de ses frères, où on lui referait une famille et une patrie. À son grand étonnement, elle refusa, prétextant qu'elle désirait rester dans la maison où elle était née pour veiller, selon le vœu de son père, sur les tombes du jardin. Il n'insista pas.

Le lendemain l'inhumation eut lieu. Ce ne fut pas seulement la curiosité, mais bien plutôt l'estime et l'affection qui amenèrent en tel afflux la population que l'humble courtil ne put contenir tout le monde.

Quand, après les prières rituelles, l'officiant prit la parole pour retracer la vie du défunt et lui adresser les derniers adieux, un silence poignant se fit sur l'assemblée et bien des larmes coulèrent.

Maintenant c'est fini. Les assistants, un à un se retirèrent après avoir serré les mains de Nathalie. Les invités la quittent à leur tour. La nuit tombe ; le silence se fait dans la maison ; l'orpheline est seule au foyer.

Alors écroulée, anéantie, devant le lit qui garde encore l'empreinte du corps de son père, une marrée d'amertume déborde de son cœur et la source de ses larmes, qu'elle croyait tarie, se rouvre impétueuse. Mais la porte s'ouvre, on l'appelle. C'est la mère Vanesson suivie de son fils.

— Ma chère enfant, vous ne pouvez rester seule en votre maison. Je viens vous chercher pour demeurer chez nous. Voulez-vous être ma fille ? « Nathalie se jeta dans ses bras et, comme autrefois Ruth à sa belle-mère, elle murmura :

— Votre patrie sera ma patrie et votre Dieu sera mon Dieu ! »

## XXV

Pour la quatrième fois, les roses sanglantes ont fleuri. Cependant ce n'est point de leurs corolles parfumées, mais de la blanche couronne des épousées que le front de Nathalie va s'auréoler aujourd'hui.

Dès l'aube, toutes les cloches éveillées ont annoncé par une débauche de carillons et de *trisolés* que l'événement qui se prépare n'est pas une cérémonie ordinaire. Il est rare, en effet, de baptiser et de marier la même personne le même jour. Aussi toute la paroisse est en liesse ; l'église est ornée de feuillages ; on a tiré des sacristies les ornements des grandes fêtes. Le curé a arboré une chasuble rutilante ; les enfants de chœur parés de surplis neufs, courent affairés ; les pans de la coiffe de sœur Euphrasie voltigent comme deux longues ailes du presbytère à l'école et de l'école au temple. Bien qu'on soit en semaine, les ménagères ont balayé leurs pavés, les gens endimanchés affluent vers l'église. Selon l'ancien usage, la noce s'en vient à pied. Avec quel orgueil et quelle félicité non dissimulés, l'heureux garçon donne le bras à sa promise !

Tout de blanc habillée, rayonnante de grâce et de beauté, celle-ci s'avance comme pour une apothéose. Les femmes, sur leurs portes, poussent des cris d'admiration, les hommes, pensifs, se découvrent et les enfants, bouche bée, restent comme en extase devant cette gracieuse apparition. Derrière, se déroule le long cortège des parents et des amis. Les hommes ont sorti des armoires les gibus monumentaux aux larges ailes et les habits aux basques flottantes. Les femmes ont de longs châles de cachemire à ramages multicolores qui leur couvrent les épaules et pendent jusque sur les talons. Les jeunes ont des toquets garnis de rubans ; les vieilles ont arboré leurs antiques cornettes à dentelles tuyautées. Et tous, en signe de réjouissance, portent un bouquet en fleurs artificielles qui leur couvre tout le côté gauche de la poitrine.

L'église est pleine à craquer quand la blanche néophyte apparaît ; des centaines d'yeux la cherchent et la suivent.



Le prêtre vient au-devant d'elle. Les cloches sonnent, les chants éclatent ; l'émotion étreint tous les cœurs.

Sœur Euphrasie, que Nathalie a voulu pour marraine, l'embrasse en pleurant, la prend par la main et la conduit sur les fonts baptismaux. Quel triomphe pour elle ! Elle en a bien demandé pardon à Dieu, mais le sentiment d'orgueil qui gonfle son cœur est intense et elle le sent si légitime que, innocemment, elle s'y laisse aller. C'est elle véritablement qui officie. Cette âme pliée par la discipline des couvents à une obéissance souvent pénible et dégradante, s'est aujourd'hui redressée. Elle ne cherche plus à s'effacer et son attitude semble dire à tous : Ceci est mon œuvre !

Elle s'est même permis de goûter au divin plaisir de la vengeance. N'a-t-elle pas dit hier au pasteur : « Eh bien, Monsieur le Curé, n'avais-je pas raison ? La tolérance et la charité, voilà encore ce qu'il y a de meilleur dans la religion. Elles seules peuvent ramener au bercail les brebis égarées. Tandis que la sévérité du pasteur ne fait qu'éloigner les meilleures. »

Le prêtre aurait eu mauvaise grâce de lui garder rancune de sa franchise. L'éclat exceptionnel de cette conversion n'allait-il pas rejaillir sur lui. Le profil moral qu'il en retirerait compenserait largement un petit froissement d'amour-propre.

Tout, est permis à ceux qui réussissent. C'est donc d'une voix pleine d'onction et de sympathie qu'il félicita sa recrue et qu'il lui souhaita la bienvenue dans la grande famille spirituelle. Il présenta les vœux de toute la communauté aux nouveaux époux. Il finit en appelant les grâces du Ciel sur une union où la puissance d'en haut était intervenue visiblement.

Quand tout fut terminé, le cortège se reforma pour le retour. La joie était dans tous les cœurs et tout semblait oublié des traverses passées.

Hélas ! le sort jaloux veillait. Comme on arrivait à l'embranchement du sentier qui traverse le ruisseau sur le pont de bois, à l'endroit même où Antoine, dans la nuit, avait perçu l'appel de détresse de Nathalie, un rassemblement de personnes fixa leur attention. Des gens couraient le long de la rive en appelant à l'aide. D'autres étaient groupés autour d'une forme humaine étendue sur le

pré. On venait de retirer de l'eau une femme noyée. Une angoisse terrible serra le cœur des jeunes époux. Ils venaient de reconnaître celle qui gisait là, la désespérée qui mourait de leur bonheur : la fille du Diable.

FIN